



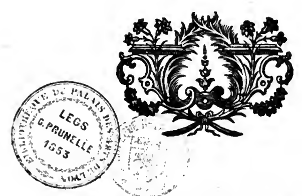


OEUVRES DIVERSES

DE M. L.

DE CHAULIEU.

TOME I.



A AMSTERDAM,
Chez. ZACHARIE CHATELAIN.
MCCXXXIII.



AVERTISSEMENT.

VOICI enfin une Edition complette des OEuvres diverses de feu Monsieur l'Abbé de Chaulieu : l'accueil que que le Public a fait aux premieres Editions qui en ont paru, quelque informes qu'elles aient été, donne lieu d'espérer que celle-ci lui sera plus agréable. Ce n'est pas qu'on doive sçavoir aucun mauvais gré à ceux qui ont pris soin de publier les premieres ; on ne connoit que deux manuscrits entiers des Ouvrages de Monsieur de Chaulieu, dont l'un est entre les

mains de Monſieur le Chevalier de Talvandre Neveu de l'Auteur, qui ne veut point s'en déſaiſir ; & l'autre entre les mains de celui qui donne la preſente Edition ; ainſi les premiers Editeurs n'ont pû raſſembler que ce qu'ils ont trouvé d'épars dans différens cabinets ou recueils, & n'ont donné par conſéquent qu'une très-petite partie d'un tout aſſez conſidérable.

Le manuſcrit ſur lequel on vient d'imprimer ce Recueil, fut fait en même tems que l'Original, en preſence de Monſieur l'Abbé de Chaulieu ; enſorte que c'eſt lui qui a placé les Pieces dans l'ordre où on va les trouver, qu'il parle lui-même dans la plûpart des titres, & que les changemens que l'on verra dans pluſieurs de ces pieces, ſont des corrections qu'il avoit faites, &

& qu'il auroit poussées plus loin si la mort ne l'en eût empêché ; il ne consentit cependant qu'on en tirât un double qu'à condition qu'on n'en feroit aucun usage de son vivant ; cette condition n'a été que trop bien remplie, puisqu'on ne fait paroître ce Recueil que treize ans après sa mort ; mais diverses circonstances ont empêché jusqu'à ce jour le Dépositaire d'y travailler, & son loisir ne vient que de lui permettre de rendre à la mémoire d'un homme d'un génie aussi délicat le tribut de gloire qui lui apartient en publiant ses OEuvres, & de satisfaire en même-tems à la reconnoissance qu'il lui doit.

On auroit suprimé cependant la plus grande partie des Lettres en prose, parce qu'on sçait précisément que ce n'étoit pas l'intention

de Monsieur l'Abbé de Chaulieu de les rendre publiques, & qu'il ne les avoit pas écrites à ce dessein; mais comme elles ont été déja imprimées deux fois, il se seroit peut-être trouvé des personnes qui n'auroient pas été contentes de cette supression.

La curiosité que le Public témoigne ordinairement sur la Vie & le caractére particulier d'un Auteur, a engagé l'Editeur à raporter ce qu'il en a recueilli tant par les autres que par lui-même; mais comme les Pieces qui composent ce Recueil contiennent elles-mêmes l'Histoire de la Vie de Monsieur de Chaulieu, puisqu'elles ont été faites presque toutes à l'occasion des différentes conjonctures où il s'est trouvé, & des relations qu'il a eues, on a crû devoir réserver au Lecteur le

le plaisir de s'en instruire par lui-même dans la lecture de ces Pieces, & qu'il étoit plus convenable à tous égards de ne dire que ce qui précede le tems où l'Auteur a écrit, puisque le Lecteur sera en état de découvrir le reste d'une façon qui lui plaira bien davantage.

Guillaume Amfrye de Chaulieu, Prieur de Saint Georges * en l'Isle d'Olleron, Seigneur de Fontenay, nâquit dans cette Terre en 1639. Il étoit fils de Messire Jacques-Paul Amfrye de Chaulieu, vivant Maître des Comptes à Rouen, avec Brevet de Conseiller d'Etat. Ils sont originaires d'Angleterre, d'où

* Ce Prieuré est d'environ 27. à 28. mille livres de rente ; c'étoit Monsieur le Grand-Prieur de Vendôme qui le lui avoit conféré ; & c'est par plusieurs bienfaits de ce Prince que Monsieur l'Abbé de Chaulieu jouissoit d'une assez grosse fortune.

ils ont paſſé en baſſe Normandie *; Ils y ont poſſedé de groſſes Terres, entr'autres celle de Saint-Martin de Talvandre, on y voit encore les Tombes de leurs Ancêtres. Le Pere de notre Auteur avoit été emploïé par la Reine-Mere, & par le Cardinal de Mazarin, à l'échange de la Principauté de Sedan; la Famille conſerve encore des Lettres originales de la Reine, & du Cardinal ſur cette Négociation, & ce fut ſon ſuccès qui lia Meſſieurs de Chaulieu avec la Maiſon de Bouillon.

Celui dont on donne ici les Ouvrages fut envoïé à Paris, & mis en penſion au Collége de Navarre; il y donna ſouvent des marques brillantes de ſes heureuſes diſpoſitions: feu Monſieur le Duc de la Roche-

* Voïez l'Hiſtoire de Normandie.

Rochefoucault, & Monſieur l'Abbé de Marſillac étudioient dans le même Collége ; l'Abbé de Chaulieu par un ſentiment naturel à un homme de condition & ordinaire aux gens bien nés, rechercha ſoigneuſement, & ſçut mériter l'amitié de ces deux Seigneurs, la douceur de ſon caractére la lui fit conſerver ; leur maiſon lui fut ouverte, & ce fut par là qu'en ſortant du Collége il eut d'abord entrée dans la meilleure compagnie, choſe bien avantageuſe, & même abſolument néceſſaire aux gens de Lettres, qui ne doivent jamais écrire que pour elle, & dont les écrits ne ſçauroient plaire s'ils ne ſe reſſentent point de ſa fréquentation.

L'Abbé de Chaulieu eut bien-tôt le même accès dans la Maiſon de

Bouillon ; une circonſtance favorable vint encore à l'apui des qualités aimables qui l'y avoient fait deſirer. Monſieur le Duc & Madame la Ducheſſe de Bouillon faiſoient alors travailler aux plans des beaux jardins, & du parc de Navarre ; * ils eurent beſoin pour leur convenance d'un fief & d'une maiſon de Meſſieurs de Chaulieu, celui-ci dans cette rencontre ne ſe montra pas moins conciliateur facile que déſinterreſſé, & par la façon dont Monſieur & Madame de Bouillon y répondirent, on auroit peine à décider à qui demeura l'avantage du procédé.

Il joignit à ce premier témoignage d'un caractére eſſentiel, les preuves

* Navarre eſt une terre près Evreux, qui apartient à Monſieur le Duc de Bouillon, & dont le Château, les jardins, & les eaux ſont d'une grande beauté.

preuves aimables de l'agrément de l'esprit ; on les peut voir dans ce fameux Rondeau sur la traduction des Métamorphoses d'Ovide, par Benserade.

Pour les Rondeaux, Chants-roïaux, & Balade,
Le tems n'est plus ; avec la Vertugade
On a perdu la veine de Clément :
C'étoit un Maître, il rimoit aisément,
Point ne donnoit à ses Vers l'estrapade.

Point il ne faut de brillante tirade,
De jeux de mots, ni d'équivoque fade,
Mais un facile & simple arangement,
Pour des Rondeaux.

Cela posé, notre ami Benserade
N'eût-il pas fait beaucoup plus sagement
De s'en tenir à la pantalonade ;
Que de donner au public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des Rondeaux ?

Ce

Ce fut là le premier ouvrage qui fit connoître la finesse du goût de l'Abbé de Chaulieu, & ses talens pour la Poësie ; les occasions de les exercer devinrent encore plus fréquentes dans la suite, dans une maison sur tout, comme il le dit lui-même, que les Graces habitoient sous la figure de Madame de Bouillon, * & où tout ce qu'il y avoit de plus grand en France, s'empressoit chaque jour de se rassembler : feu Monsieur le Duc, Monsieur le Prince de Conty, & Messieurs de Vendôme y étoient sans cesse, & ce fut avec eux que l'Abbé de Chaulieu fit ces moissons abondantes de tours nobles & de mots heureux qui caractérisent ses Poësies, & qu'il sçut si bien raporter

porter

* Marianne de Mancini, niéce du Cardinal de Mazarin.

porter à ceux de qui il les tenoit dans les différentes pieces qu'il leur a adressées,

Il avouoit cependant Chapelle pour Maître, & en effet il avoit apris de lui l'art des rimes redoublées ; mais si à l'exemple de certains Poëtes de nos jours, il n'avoit pas eu ce beau fonds que donne une naissance heureuse, & que l'étude du monde perfectionne, les leçons de Chapelle, & le commerce des Grands auroient été pour lui une pure perte ; mais quel usage n'en fait-il pas dans ses Ouvrages, tant pour les graces que pour l'harmonie, & sur tout par cette liberté aimable, qui à la vérité va quelquefois jusqu'à la négligence à l'égard des regles de la Poësie, mais qui porte par tout ce caractére original qui le distinguera toujours

des Poëtes de profession.

Il est vrai que ces derniers poussent encore le reproche jusqu'à lui imputer cette négligence même dans le raisonnement ; mais quand ils voudront bien considerer que l'Abbé de Chaulieu ramenoit tout aux graces & au sentiment , & sur tout à la beauté des images, ils cesseront peut-être d'exiger de lui cette exactitude géométrique si oposée au genre de Poësie qui lui étoit propre ; & loin de lui en faire un crime , ils loueront sa retenue ou même sa foiblesse, puisqu'en effet dans les pieces qui traitent de quelque sistême un peu dangereux , on voit qu'il n'a emploïé que ce qui pouvoit prêter à la belle versification , sans vouloir apuïer sur le raisonnement , ni sur des preuves que sans doute il n'auroit point trouvées ,

vées, mais dont la recherche lui avoit toujours paru honteuse au cœur & à l'esprit.

Il ne faut donc point regarder l'Abbé de Chaulieu ni comme un Poëte de profession, ni comme un Auteur dangereux, mais il faut le voir comme un homme du monde rempli de belles lettres & de connoissances aimables; qui n'a écrit que pour son plaisir, & pour celui des gens avec qui il vivoit; comme le Poëte en un mot de la bonne compagnie. *

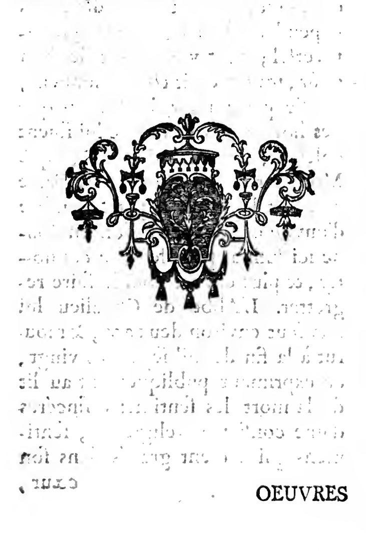
Ce caractére lui étoit commun avec feu Monsieur le Marquis de la Farre, dont le nom & les talens sont également recommandables; ils liérent ensemble l'amitié la plus étroite. Quelle satisfaction pour deux Hommes doués au même de-

* C'étoit ainsi qu'on l'avoit nommé.

gré d'esprit & d'agrémens, de se trouver ainsi unis, & quel charme pour ceux qui étoient à portée de jouir de leur société : aussi la maison de l'Abbé de Chaulieu devint-elle le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour, & de plus distingué dans la république des Lettres; Monsieur Rousseau qui dès ce tems-là étoit à juste titre à la tête de cette derniere, & que Messieurs de la Farre, & de Chaulieu avoient admis dans leur plus intime Société, en faisoit tour à tour & en partageoit les délices; combien de fois a-t-il chanté ces délicieux soupers du Temple où l'esprit n'étoit que sentiment, la plaisanterie, gaïeté, l'érudition, amusement, & la critique instruction badine, où jamais il ne fut question ni de ces dissertations péden-

pédenteſques, ni de ces propos affectés, de ces locutions nouvelles qui font honte au ſens commun, & qui ſont devenues cependant le langage preſque univerſel; tout y reſpiroit le bon goût, tout y étoit en ſon honneur; quelle perte pour la Nation que des hommes de ce mérite lui ſoient enlevés, & quel dommage que Monſieur le Marquis de la Farre nous ait laiſſé un ſi petit nombre d'ouvrages! le peu qu'on en donne ici ſuffira pour le faire connoître, & plus encore pour le faire regretter. L'Abbé de Chaulieu lui ſurvécut environ deux ans, & mourut à la fin de mil ſept cens vingt, en exprimant publiquement au lit de la mort les ſentimens ſincéres d'une confiance religieuſe, ſentimens qui étoient gravés dans ſon

cœur, & qu'il avoit écrits long-tems auparavant dans la premiere piece qui ouvre ce Recueil.





ŒUVRES DIVERSES DE M. L. DE CHAULIEU.

A M. LE MARQUIS DE LA FARRE.



J'AI vu de près le Stix, j'ai vu les
Eumenides;
Déja venoient fraper mes oreilles
timides,
Les affreux cris du chien de l'Empire des morts:
Et les noires vapeurs, & les brulans transports

Alloient de ma raiſon offuſquer la lumiere :
C'eſt lorſque j'ai ſenti mon ame toute entiére,
Se ramenant en ſoi, faire un dernier éfort,
Pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
Ma raiſon m'a montré, tant qu'elle a pu paroître,
Que rien n'eſt en éfet de ce qui ne peut être ;
Que ces fantômes vains ſont enfans de la peur,
Qu'une foible nourice imprime en notre cœur,
Lorſque de loups-garoux, qu'elle-même elle penſe,
De démons & d'enfer elle endort notre enfance.
Dans ce pénible état mon eſprit abattu
Tâchoit de rapeller ſa force & ſa vertu ;
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du Ciel interpréte laſſante :
Tremble, m'a-t-elle dit, redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vangeur, un Juge rigoureux,
Tes crimes ont déja laſſé ſa patience,
Il vient enfin ce Juge, & tes égaremens
Mis dans ſon auſtére balance,
Vont bien-tôt éprouver ſans grace, & ſans clémence
La rigueur de ſes jugemens.
Mon cœur à ce portrait ne connoit point encore
Ce Dieu que je chéris; & celui que j'adore,
Ai-je dit, & mon Dieu n'eſt point un Dieu cruel ;
On ne voit point de ſang ruiſſeler ſon Autel ;

C'eſt

C'eſt un Dieu bienfaiſant, c'eſt un Dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inéxorable :
Pardonne alors, Seigneur, ſi plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaiſirs qui paſſent comme un ſonge,
Puſſent être l'objet de tes ſévérités,
Et ſi j'ai pu penſer que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur d'un menſonge.

Eh quoi, diſois-je, hélas! au fort de mes miſéres,
Ce Dieu dont on me peint les jugemens ſévéres;
C'eſt le Dieu d'Iſraël, c'eſt le Dieu de nos Peres,
Qui toujours envers eux ſi prodigue en bienfaits,
A pour les ſecourir oublié leurs forfaits:
C'eſt ce Dieu, qui pour eux renverſa la Nature,
Et qui, pour leurs ſoulagemens,
Força même les Elémens
A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naiſſance des tems;
Et c'eſt ce même Dieu de qui la main puiſſante
De ma frêle machine ajuſte les reſſorts;
Et dès-lors qu'elle eſt chancelante,
Rallume mon eſprit, & ranime mon corps.
Son ſoufle m'a tiré du ſein de la matiere,
C'eſt lui qui chaque jour me prête la lumiere,

Lui, dont malgré mes maux, & l'état où je suis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis;
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance,
Certain de ses bontés je vis en assurance
Qu'un Dieu, qui par son choix au jour m'a déstiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.
Voilà par quels secours mon ame défenduë,
A banni les terreurs dont on l'a prévenuë;
Et sans vouloir braver le céleste pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'espoir:
Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & sûre,
Fit que pour toi mon cœur n'eût jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidéle peinture
Des mouvemens de la Nature,
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours:
A ne rien déguiser cet instant nous convie,
Et j'ai cru que c'étoit, Ami, te faire tort,
Si ne t'aïant jamais rien caché de ma vie,
J'avois pu te cacher mes pensers sur la mort.



EPITRE

EPITRE
A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

PRinceſſe, en qui l'art de plaire
Eſt un talent naturel:
Toi, dont le nom immortel
Aura toujours un Autel
Dans le temple de Cythère,
Tant qu'on y célébrera
L'eſprit, les graces, les charmes,
Et qu'Ovide y chantera
Les Beautés, à qui Rome avoit rendu les armes.

Bouillon, je veux que ma Muſe
Philoſophe en ſes chanſons,
De ſes morales leçons,
Et t'inſtruiſe & t'amuſe:
Sur tout que la vérité
Quoique par fois renfroignée,
Semble pourtant être née
Du ſein de la volupté.

Aprens à mépriser le néant de la vie,
Songe qu'au moment que je veux
Enseigner l'art de vivre heureux,
Elle s'en va m'être ravie;
Les Dieux sans m'apeller ont commencé son cours,
Ils ont fixé sans moi le nombre de mes jours;
Et quand leur haine m'a fait naître,
Leur bonté ne me laissa maître
Que de l'instant present dont je puisse jouir,
Tandis que je m'en plains, il va s'évanouir.
Mais bien-loin que la vitesse,
Dont s'écoulent nos beaux ans,
Soit un sujet de tristesse,
Il faut que notre sagesse
Tire de la fuite du tems,
De la mort, de nos maux, & de notre foiblesse,
Des raisons pour être contens.
Aux pensers de la mort accoutume ton ame,
Hors son nom seulement, elle n'a rien d'affreux;
Détaches-en l'horreur d'un séjour ténébreux,
De Démons, d'enfer, & de flame,
Qu'aura-t-elle de douloureux?
La mort est simplement le terme de la vie,
De peines, ni de biens elle n'est point suivie:

C'est

C'eſt un azile ſûr, c'eſt la fin de nos maux,
C'eſt le commencement d'un éternel repos:
Et pour s'en faire ençor une plus douce image,
Ce n'eſt qu'un paiſible ſommeil,
Que par une conduite ſage,
La loi de l'univers engage
A n'avoir jamais de réveil.
Nous ſortons ſans éfort du ſein de la Nature,
Par le même chemin retournons ſur nos pas;
Et pourquoi s'aller faire une affreuſe peinture,
D'un mal qu'aſſûrément on ne ſent point là-bas?

Que ces ſages réfléxions
Soient le principe de ta joie:
Goûte l'erreur des paſſions,
Mais n'en deviên jamais la proie,
Prend-les pour des amuſemens
Dont il faut égaïer le tems
Que nous demeurons ſur la terre;
Ce ſont de ſecrets ennemis
Que la Nature en nous a mis
Exprès pour nous faire la guerre;
Défendons-nous ſans la finir;
Ce ſont des ſujets peu fidelles,
Mais ce ſont des ſujets rebelles,

Que le bien de l'Etat empêche de punir.
Tranquille, atten que la Parque
Tranche d'un coup de ciseau
Le fil du même fuseau
Qui dévide les jours du peuple & du Monarque.
Lors satisfaits du tems que nous aurons vécu,
Rendons graces à la Nature,
Et remettons-lui sans murmure
Ce que nous en avons reçu.

Princesse, puissiez-vous comprendre par ma voix
Ce leger craïon des loix,
Que la prudente Nature
Dictoit en Gréce autrefois
Par la bouche d'Epicure;
Cet esprit élevé, qui dans sa noble ardeur,
S'envola par de-là les murailles du monde,
Affranchit les mortels d'une indigne terreur;
Et le premier bannit de la machine ronde
Les Dieux, le mensonge, & l'erreur.

A MON-

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE.

PLus j'aproche du terme, & moins je le redoute,
Sur des principes sûrs mon eſprit affermi;
Content, perſuadé, ne connoît plus le doute,
Des ſuites de ma fin je n'ai jamais frémi.

- - - - - - - -
- - - - - - -

D'un Dieu moteur de tout j'adore l'exiſtence;
Tout m'annonce ſon être, & la terre & les cieux:
Mais ſa bonté frape mes yeux,
Autant du moins que ſa puiſſance.
C'eſt lui, qui ſe cachant ſous cent noms différens,
S'inſinuant partout, anime la Nature;
Et qui, ſans borne, & ſans meſure,
En un cercle de biens partage tous les ans:
Lui, de qui la féconde haleine,
Sous le nom des Zéphirs rapelle le Printems;
Reſſuſcite les fleurs, & dans nos bois ramêne
Le ramage, & l'amour de cent oiſeaux divers,
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers;

Et

De Mercure tantôt empruntant le ſymbole,
Il dicte en ſes inſtructions,
L'art d'entraîner les Nations,
Par le charme de la parole.
Sous le nom d'Apollon, il enſeigne les Arts;
Pour conſerver nos biens, & défendre nos villes,
Il emprunte celui de Bellône, & de Mars;
Et pour rendre nos champs fertiles,
Et faire jaunir nos guérets,
Il ſe ſert des preſens, & du nom de Cerès.

Après tant de bienfaits, quoi! j'aurai l'inſolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance,
Par un peuple égaré, de femmes, de dévots,
A cet Eſtre parfait d'imputer mes défauts?

- - - - - - - - -

Je me fais de cet Eſtre une image plus juſte,
Sur le front du Soleil j'en vois l'empreinte auguſte;
Immenſe, Tout-puiſſant, Immuable, Eternel,

- - - - - - - - -

- - - - - - - - -

Mais plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance,
Au ſortir de ce triſte lieu,
De trouver un azile, une retraite sûre,
Où dans le ſein de la Nature,

Qu

Ou bien dans les bras de mon Dieu.

- - - - - -

- - - - - -

Cependant, jette des roses,
Je les vois avec les lys
Briller, fraichement écloses,
Sur le teint de ma Philis!

Elle vient, Dieux! qu'elle est belle!
Que de charmes & d'apas!
L'Amour voltige autour d'elle,
Les Graces suivent ses pas.

A l'ardeur de ma tendresse,
Bacchus, joins ton enjouement:
Sur moi, d'une double yvresse
Répand tout l'enchantement.

A l'envi de tes yeux, voi comme ce vin brille!
Verse-m'en, ma Philis, viên noïer de ta main,
Dans sa mousse qui pétille,
Les soucis du lendemain.

Ainsi l'on doit passer avec tranquillité,
Les ans que nous départ l'aveugle destinée;

Et goûter ſagement la molle oiſiveté
D'une pareſſe raiſonnée.

A moins, mon cher Damon, que né ſous d'heureux
tems,
Où le mérite, & les talens
Ont une ſûre récompenſe;
Sans qu'il t'en coûte d'innocence,
De manége, ni de détour,
Sans l'indigne métier d'aller faire ta Cour,
Un doux regard de la Fortune,
Après un long aveuglement,
D'une condition commune,
Ne t'apelle au Gouvernement.
Alors ne ſouffre pas que la raiſon replique:
Il faut pour ſon païs un entier dévoûment,
Et l'on doit rigoureuſement
Compte de ſes talens à la choſe publique.
Adieu donc, diras-tu, calme, tranquilité,
Enfans de mon indépendance;
Ne gouterai-je plus ma chere liberté,
Dans les bras de la nonchalance?
Laiſſe, laiſſe, Damon, ces frivoles regrets,
Qui doivent au plus être faits
Par ces eſprits bornés qui ne font rien ſans peine,
Et

Et qui sur leurs bureaux attachés à la chaîne,
Abimés dans un vil détail,
Mais privés des clartés que le Ciel leur dénie,
Attendent d'un âpre travail
Ce qu'on ne tient que du génie:
Pour toi, de qui l'esprit, & délicat & fin,
Promt en expédiens, en ressources fertile,
Découvre d'un coup d'œil les moïens & la fin,
Tu ne trouveras rien qui ne te soit facile:
Et tu verras tes agrémens
Rares aux gens d'Etat, & pourtant nécessaires,
Des plus épineuses affaires
Te faire des amusemens;
Ainsi, parmi des mouvemens,
Dont l'embarras paroît extrême,
Le Sage trouve des momens
Pour habiter avec lui-même.

Sur tout, que ta grandeur n'enfle point ton courage;
Avec un esprit haut mêle un accueil si doux,
Que, qui de ta fortune auroit été jaloux,
Te pardonne tout l'avantage
De son odieuse splendeur;
En faveur du modeste usage
Que tu feras de ta grandeur.

Mais

Mais, hélas ! quoi qu'on puisse faire,
La Prudence ne sert de rien :
La Fortune est femme, & legére,
Son caprice est son seul lien.
Des plus aimables Maitresses,
Elle a l'empressement & la vivacité,
Mais ses infidéles caresses
Tiennent de leur legéreté.
Tremble donc, au milieu de la prospérité;
Quand d'un mouvement de ses aîles,
La volage Divinité
Portera ses faveurs nouvelles
Chez un bien moins digne que toi;
Prêt à lui pardonner son manquement de foi,
Remet-lui les presens dont ses mains infidelles
T'avoient si richement doté ;
Et foulant aux pieds ses largesses,
Préfére à l'éclat des richesses
Une honorable pauvreté.
C'est lorsque tu verras la troupe fugitive,
De tous tes complaisans disparoître à tes yeux,
Et leur amitié trop craintive
Qui te cherchoit partout, t'éviter en tous lieux.

A ces adversités opose un front d'airain,

Reçoi

Reçoi d'un visage serein,
La nouvelle de ta défaite;
Fais une honorable retraite,
Ne va point par des cris exhaler ta douleur,
Qu'elle soit sage, & circonspecte,
Et que ton silence respecte
L'injustice de ton malheur.
Etouffe dans ton cœur tout retour de tendresse,
Vers un objet ingrat de ta tendre amitié;
Et chasse, comme une foiblesse,
L'indigne sentiment d'aller faire pitié:
Va plûtôt d'une ame hardie
Suivre le sentier peu battu
De ceux qui, comme moi, bravent la perfidie
D'amis, dont le cœur abattu
Laisse le mensonge, & l'envie
Attaquer la plus belle vie,
Et faire injure à la vertu.



ODE

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC. 1703.

NEctar, qu'on avale à longs traits;
Baume; que répand la Nature
Sur les maux qu'elle nous a faits:
Maitreſſe aimable d'Epicure;
Volupté; viens à mon ſecours;
Toi ſeule peux de ma vieilleſſe
Bannir la fatale triſteſſe
Qui noircit la fin de nos jours.

Viên donc; non telle qu'autrefois,
Parmi la débauche égarée,
Tu me ſuivis en mille endroits
De Pampre ou de Mirthe parée;
Mais, ſage, & ſans emportement,
Fais aux fureurs de ma jeuneſſe
Succéder la délicateſſe
D'un voluptueux ſentiment.

Que

Que ſenſible au goût des plaiſirs,
Eloigné de l'intempérance,
Je forme encor quelques deſirs,
Sans offenſer la bienſéance :
Que cherché par les jeunes gens,
Pour leurs erreurs plein d'indulgence,
Je tolére leur imprudence
En faveur de leurs agrémens.

Mais prens bien garde que l'Amour,
Qui n'en feroit pas grand ſcrupule,
Chez moi n'aille entrer en plein jour
Sous une forme ridicule :
Libertin, & voluptueux,
Laiſſons-le folâtrer & rire,
Le plus ſage n'en peut médire,
Il eſt bon tant qu'il eſt heureux.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au déléctable,
Leur amitié tendre & durable
Me tienne ce qu'ils m'ont promis ;
Qu'à leurs yeux toujours agréable,
Le ſel que la Nature a mis

Sur ma langue, & dans mes écrits,
Leur serve de propos de table.

Ainsi puissai-je mollement,
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale:
Où content de ne plus souffrir
Cent maux dont elle nous délivre;
Je cesse seulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir.

Sur tout, aimable volupté,
Répand dans ma douce retraite
Un esprit de tranquilité
Qui calme mon ame inquiéte:
Joins un sentiment de plaisir,
Pour rendre sa douceur parfaite;
La main du Héros qui l'a faite
La consacre à mon doux loisir.

Saint-Maur, séjour délicieux,
Qui loin des fureurs de la guerre,
Serviroit de retraite aux Dieux,
S'ils habitoient encor la terre;

C'est

C'eſt à toi que je dois ces jours,
Qui dévidés d'or & de ſoie,
Entre l'indolence, & la joie
N'auront plus qu'un paiſible cours.

Saint-Maur, ce ſeroit en ce lieu
Qu'il faudroit chanter ſur ma lire
Les vertus de ton demi Dieu,
Qui bien mieux qu'Apollon m'inſpire;
Mais pour célébrer vos bontés,
Prince, que ſert la voix d'un Ange,
Quand vous haïſſez la louange
Autant que vous la méritez?

Sans cela déja ta valeur,
Qui d'abord s'offre à ma penſée,
Au haut du Temple de l'Honneur,
Par moi ſe trouveroit placée:
Notre Monde & l'autre moitié
Qui connoît aſſez ta vaillance,
Par moi ſçauroit la confiance
Qu'on doit prendre en ton amitié.

Stinkerque, & Nervinde t'ont vu,
Pour le ſalut de la Patrie,

Parmi les Soldats confondu,
Prodiguer ton illuſtre vie :
Mais ſur ces champs couverts d'horreur,
Bellone dans le ſang trempée,
Reſpecta tes jours, en faveur
Des miracles de ton épée.

Condé, du ſéjour des Héros,
Où maintenant comblé de gloire,
Il goûte un éternel repos
Entre les bras de la Victoire :
Au deſordre des Ennemis,
Fuïans, forcés dans ce Village,
Parmi le ſang & le carnage,
Reconnut là ſon Petit-Fils.

Sa grande Ame, du haut des Cieux,
S'en vint voler ſur notre Armée,
Pour voir de plus près par ſes yeux
Tout ce qu'en dit la Renommée :
Cent fois elle pâlit d'éfroi,
Et jura que tout ſon courage
N'en avoit pas fait davantage
Dans les campagnes de Rocroy.

Je dirois cent autres merveilles
Du Prince, l'objet de mes vœux,
Dont j'enchanterois les oreilles
Un jour de cent Rois ses Neveux;
Mais, Muse, gardons le silence,
De peur qu'à la postérité
L'excès de ma reconnoissance
Ne fit tort à la Vérité.



ODE

CONTRE L'ESPRIT, en 1708.

SOurce intarissable d'erreurs,
Poison qui corromps la droiture
Des sentimens de la Nature,
Et la vérité de nos cœurs;
Feu follet, qui brilles pour nuire,
Charme des mortels insensés,
Esprit, je viens ici détruire
Les Autels que l'on t'a dressés.

Et toi fatale Poësie,
C'est lui, sous un nom spécieux,
Qui nomma langage des Dieux
Les accès de ta frénésie;
Lui, dont tu pris l'autorité
D'aller consacrant le mensonge,
Et de traitter de vérité
La vaine illusion d'un songe.

Encore

Encore si tel qu'autrefois,
Suivant pas-à-pas la Nature,
Dans une naïve peinture
Tu chantois les prés & les bois,
Ou qu'au bon siécle de Catulle,
Simple dans tes expressions,
Et de Virgile & de Tibulle
Tu soupirois les passions.

Mais non, de quelque rime rare,
De pointes, de rafinemens,
Tu cherches les vains ornemens
Dont une coquette se pare;
Et suivant les égaremens
Où jette une verve insensée,
Tu négliges les sentimens,
Pour faire briller la pensée.

Tel ne chantoit au bord des flots
Du Mincius, l'heureux Tytire;
Mais simplement faisoit redire
Le nom d'Amarille aux Echos;
Et les Naïades attentives
Quittoient leurs joncs, & leurs roseaux,
Pour venir danser sur les rives.

Au doux son de ses chalumeaux.

Esprit, tu séduis, on t'admire ;
Mais rarement on t'aimera ;
Ce qui surement touchera,
C'est ce que le cœur nous fait dire :
C'est ce langage de nos cœurs
Qui saisit l'ame, & qui l'agite ;
Et de faire couler nos pleurs,
Tu n'auras jamais le mérite.

Laissons ces frivoles sujets
Que tu nous donnes de nous plaindre ;
Quand de toi l'on a tout à craindre
Sur de plus importans objets :
Dans les choses les plus sacrées,
Tu te plais à nous faire voir,
Que plus elles sont révérées,
Et plus y brille ton pouvoir.

Dans la vérité simple & pure,
D'une sainte Religion,
De quelle superstition
N'y mêles-tu point l'imposture ?
Le moyen de te pardonner

Ce

Ce que tu veux tirer de gloire
De nous aprendre à raisonner,
Quand il est question de croire ?

Que d'inutiles questions !
Que de distinctions frivoles !
Et combien, des mêmes paroles,
De contraires inductions !
Ah ! que ce Docteur angélique
Nous eût épargné d'embaras,
De sa Somme théologique,
S'il n'eût compilé le fatras !

Mais je veux que l'on t'abandonne
L'Empire des opinions,
Respecte au moins les passions,
Et les goûts que Nature donne :
Pourquoi troubles-tu nos desirs,
Par mille craintes ridicules,
Et de nos innocens plaisirs,
Viens-tu nous faire des scrupules ?

Demande aux hôtes de ces bois,
Si le guide le plus fidelle,
N'est pas la pente naturelle

Plus ſage que toutes les lois ?
Et ſi jamais dans leurs tanieres
Ils eurent la démangeaiſon
De venir chercher tes lumieres,
Ou t'emprunter de la raiſon ?

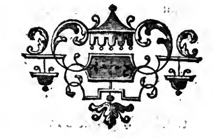
De toi naiſſent tous les caprices
Par où Vénus ſoutient ſa Cour,
Et cet attirail d'artifices,
Dont tu ſophiſtiques l'amour :
Les Pigeons, & les Tourterelles,
Sçavent ſe plaire & ſe charmer ;
Fut-il quelque Ovide pour elles,
Qui fit jamais un Art d'aimer ?

C'eſt dans ce livre deteſtable,
Que paroit ta corruption,
Qui d'une douce paſſion
A fait un art abominable ;
Art, d'où nous vient en ſa fureur
Ce monſtre de coquetterie,
Et ce métier faux & trompeur,
Qu'on apelle Galanterie.

Finiſſons, inſenſiblement

Je

Je ſuis un charme qui m'entraine;
Et j'oublierai toute ma haine,
Si j'écris encor un moment:
Eſprit que je hais, & qu'on aime,
Avec douleur je m'aperçoi
Pour écrire contre toi-même,
Qu'on ne peut ſe paſſer de toi.



SUR

SUR LA PREMIERE ATTAQUE

DE GOUTTE QUE J'EUS EN 1695.

LE destructeur impitoyable
Des marbres, & de l'airain,
Le Tems, ce tiran souverain
De la chose la plus durable,
Sape sans bruit le fondement
De notre fragile machine;
Et je ne vis plus un moment,
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de sa ruine.

Je touche aux derniers instants
De mes plus belles années,
Et déja de mon Printems,
Toutes les fleurs sont fanées.
Je ne vois, & n'envisage,
Pour mon arriére saison,
Que le malheur d'être sage,
Et l'inutile avantage
De connoître la raison.

Autrefois

Autrefois mon ignorance
Me fourniſſoit des plaiſirs ;
Les erreurs de l'eſpérance
Faiſoient naître mes deſirs ;
A preſent l'expérience
M'aprend que la jouiſſance
De nos biens les plus parfaits,
Ne vaut pas l'impatience
Ni l'ardeur de nos ſouhaits.

La Fortune à ma jeuneſſe
Offrit l'éclat des grandeurs ;
Comme un autre avec ſoupleſſe,
J'aurois brigué ſes faveurs ;
Mais ſur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la pourſuite
De ſes aveugles bontés ;
Et je paſſai, quoique donne
D'éclat, & pourpre, & couronne,
Du mépris de la perſonne,
Au mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge,
L'Amour joignit ſon flambeau ;

Les

Les ans, de ce Dieu volage
M'ont arraché le bandeau;
J'ai vu toutes mes foiblesses;
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidéles maitresses,
Enyvré de leurs caresses,
Je ne les possédois pas.

Mais quoi? ma Goutte est passée;
Mes chagrins sont écartés;
Pourquoi noircir ma pensée
De ces tristes vérités?
Laissons revenir en foule,
Mensonge; erreurs, passions;
Sur ce peu de tems qui coule,
Faut-il des réflexions?
Que sage est qui s'en défie!
J'en connois la vanité;
Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.



STANCES

SUR LA RETRAITE, en 1698.

LA foule de Paris à présent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manéges de Cour;
Je vois bien que j'y suis dupe de la Fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'Amour.

Je rends graces au Ciel que l'esprit de retraite,
Me presse chaque jour d'aller bien-tôt chercher
Celle que mes Ayeux plus sages s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient sçu m'arracher.

C'est là que jouissant de mon indépendance,
Je serai mon Héros, mon Souverain, mon Roi;
Et de ce que je vaux, la flateuse ignorance,
Ne me laissera voir rien au-dessus de moi.

Tout respire à la Cour, l'erreur, & l'imposture;
Le sage avant sa mort doit voir la vérité;
Allons chercher des lieux où la simple Nature,
Riche de ses seuls biens, ait toute sa beauté.

Là

Là pour ne point des ans ignorer les injures,
Je consulte souvent le cristal d'un ruisseau ;
Mes rides s'y font voir, par ces vérités dures
J'acoutume mes sens à l'horreur du tombeau.

Cependant quelquefois un reste de foiblesse,
Rapelant à mon cœur quelques tendres desirs,
En dépit des leçons que me fait la vieillesse,
Me laisse encor jouir de l'ombre des plaisirs.

Nos champs du siécle d'or conservent l'innocence,
Nous ne la devons point à la rigueur des lois ;
Sur la bonne foi seule, on vit en assurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni le marbre, ni l'or, n'embellit nos fontaines,
De la mousse & des fleurs en sont les ornemens ;
Mais sur ces bords heureux, loin des soins & des peines
Amarille & Daphnis de leur sort sont contens.

Ma retraite aux neuf Sœurs est toujours consacrée,
Elles m'y font encor entrevoir quelque fois
Vénus dansant au frais, des Graces entourée,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nimphes des bois.

Mais

Mais je connois bien-tôt que ma veine glacée
Ne doit plus de la rime emploïer la prison ;
Cette foule d'esprits dont brilloit ma pensée,
Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi, pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours, & l'ordre des saisons;
Et comment tous les ans, à l'émail des prairies,
Succédent les tresors des fruits & des moissons.

Je contemple à loisir cet amas de lumiére,
Ce brillant Tourbillon, ce Globe radieux ;
Et cherche s'il parcourt en éfet sa carriére,
Ou si sans se mouvoir il éclaire les Cieux.

Puis de là tout-à-coup élevant ma pensée
Vers cet Estre, du Monde & Maître & Créateur,
Je me ris des erreurs d'une Secte insensée,
Qui croit que le hazard en peut être l'Auteur.

Ainsi coulent mes jours sans soins, loin de l'envie,
Je les vois commencer, & je les vois finir ;
Nul remors du passé n'empoisonne ma vie ;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux, qui méprisant l'opinion commune,
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit comme moi que c'est avoir fait sa fortune,
Que d'avoir comme moi bien sçu la mépriser !



LETTRE

LETTRE
DE M. DE LA FARRE
A Me D'A L ***
SUR LA RETRAITE
DE M. L. DE CHAULIEU.

J'Ai lu, Madame, grace à Vous, la Retraite & la Goutte de M. l'Abbé de Chaulieu; j'ai trop admiré, je m'y suis trop plu, pour ne vous pas remercier: que ne puis-je ici, pour vous rendre des graces qui convinssent au bienfait, disposer comme lui des tresors de l'Helicon!

Le Dieu qui fait rimer, l'a comblé de ses dons,
Une Muse, toujours à ses ordres fidelle,
Lui prête pour chanter d'inimitables sons;
Mais moi j'invoque en vain un Dieu qui m'est rebelle,
Et ne veut m'inspirer que de fades Chansons.

Quelle élégance dans sa Retraite ! que de beau, & que de vrai en Poësie ! tandis que les autres font du faux tout l'ornement de leurs Vers. Parmi plusieurs Stances toutes belles, toutes admirables, toutes dignes d'être retenues, certaines entr'autres saisissent l'esprit & le goût; telle est celle où il dit , *qu'il consultera le Cristal d'un Ruisseau pour accoutumer ses sens à l'horreur du Tombeau* ; cet Ouvrage est plein de belles choses, où d'excélentes ne laissent pas de se faire distinguer : qu'il parle dans une Stance bien dignement du Soleil ! En écrivant

- - - - - - J'admire encore
Ce brillant Tourbillon, ce Globe radieux ;
Et je pardonnerois au Peuple qui l'adore,
A ces superbes noms d'ignorer d'autres Dieux.

Mais je ne citerai plus, ou il me faudroit copier tout l'Ouvrage : que ne dirai-je point de sa Goutte ? quelle morale ! quelle liberté d'esprit dans un corps gêné

né ! en la lisant je n'ai pû m'empêcher de m'écrier,

Puisqu'inspiré par tes douleurs,
Comme du Maître du Parnasse,
Chaulieu, d'un Vers rempli de grace,
Dévoile si bien nos erreurs;
Fille des ans, affreuse Goutte,
Funeste suite des plaisirs,
Quelque chagrin qu'il nous en coute,
Tu fais l'objet de mes desirs.

Oüi, Madame, ce n'est point un conte; je souhaiterois de bon cœur avoir la Goutte comme lui, & sçavoir aussi bien faire des Vers : vous m'allez sans doute objecter,

Que ce seroit acheter cher
Un talent qui n'enrichit guére;
Mais à quoi bon me reprocher
Le triste état de ma misére ?
Je suis déja Poëte & mauvais,
Du métier donc j'ai l'indigence,
Puisqu'enfin j'en ai fait les frais,

Oüi, je voudrois pour récompenſe,
Dans un Fauteuil par la Goutte cloué,
Rimer avec tant d'élégance,
De cet Abbé que je fuſſe avoué
Au hazard d'être peu loué,
Graces à la vaſte ignorance,
Dont notre bon Siécle eſt doué.

Sans pourtant faire un ſouhait auſſi bizare que celui d'avoir la Goutte, & que l'excellence de l'Ouvrage m'a inſpiré, pouroit-on, Madame, en faire un autre ſans vous offenſer ? ne ſeroit-ce point dans vos yeux qu'il a puiſé cette maniere vive de penſer, & n'enflament-ils point également le Cœur & l'Eſprit ? ah ! ſi c'eſt là la ſource de tous ſes beaux Vers, avec l'envie d'être bon Poëte que vous me connoiſſez, jugez, Madame, de ce que j'ai à ſouhaiter.

Faire un ſouhait eſt choſe très-commune,
Par qui vous voit auſſi-tôt il eſt fait;
Le voir rempli ſeroit grande fortune;
Mais je ſçai bien que votre choix eſt fait.

Si

Si le papier me le permettoit, je vous expliquerois peut-être mon souhait plus au long; car qui pouroit s'en tenir, Madame? mais je ne puis plus vous parler que du respect avec lequel je suis, &c.



EPITALAME
SUR LE MARIAGE DE SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME, ET DE MADEMOISELLE D'ANGUIEN, EN 1710.

PRès de Seaux ſur la fin du jour,
L'Amour rencontra l'Hymenée :
Bon jour Frere, lui dit l'Amour,
D'où venez-vous de fleurs la tête couronnée,
Avec ce nuptial atour ?
Je viens de célébrer une grande journée,
D'unir d'illuſtres cœurs par les nœuds les plus doux.
Quoi donc ! dit l'Amour en couroux,
Mépriſer ainſi ma puiſſance ?
Et depuis quand oubliez-vous,
Que c'eſt à ma ſeule preſence
Qu'Hymen doit tous ſes agrémens,
Que ſans moi point d'heureux momens,
Que je traine avec moi l'ardeur & la tendreſſe,

Les

Les jeux, les ris, & l'allégresse,
Et mille folatres Amours?

Où vas-tu, pauvre Enfant, chercher ces vieux discours?
Laisse ces lieux communs à tant de rimeurs fades,
Faiseurs de Virelais, * Chants Royaux, & Balades,
Qui nous parlant toujours, & de jeux, & de ris,
De fadeur & d'ennui font bâiller tout Paris:
Ce n'est pas sur ce ton qu'on fait l'Epitalame
Du Fils du Grand Henri, de son illustre Femme;
La Fille de ces Dieux qui président sur nous
Porte mille tresors en dot à son Epoux,
Le cœur du grand Condé, tout l'esprit de son Pere,
La grandeur, la raison, les vertus de sa Mere.
Pour répondre à ses biens l'Epoux de son côté
Met un los immortel dans la Communauté;
Tous ces Lauriers cueillis au champ de dix batailles,
Nos Ennemis forcés dans plus de cent murailles,
Enfin tout l'éclat de ce nom,
Dont malgré l'envie & sa rage
Retentit encor le rivage

De

* Cette Piece fut faite par M. l'Abbé de Chaulieu, à l'occasion d'un Virelai de M. de Campistron, sur le Mariage; & le refrain étoit,

O l'heureux coup que l'Amour vient de faire.

De ce Fleuve orgueilleux où tomba Phaëton.
Nous le verrons bien-tôt, je peux te le prédire,
Entre nous autres Dieux qui perçons l'avenir,
Au ſeul bruit de ſon nom forcer à revenir,
La Victoire égarée, au ſecours d'un Empire
Que lui ſeul pouvoit ſoutenir;
Et franchiſſant les Pyrénées,
Rendre leur premiere vigueur
A ces cohortes bazanées,
De qui tant de fois la valeur,
France, ſuſpendit ta grandeur,
Et balança tes deſtinées.

Venir, voir, vaincre, abatre un Ennemi vainqueur,
Rendre à ſon Roi chéri l'Eſpagne déſolée,
Raffermir ſur ſon front ſa Couronne ébranlée,
Ne coute que trois mois à peine à ſon grand cœur.
Pour en conſerver la mémoire,
Philippes fait dreſſer un Trophée à la gloire
De ce nouveau Cid, au-delà
De ces Colonnes ſi fameuſes
Qu'Hercule jadis éleva
Pour actions moins glorieuſes.

Tu vois bien maintenant Amour qu'en telle affaire,
Nous n'avons pas beſoin de toi, ni de ta Mere,

Gardez



Gardez l'attirail qui vous suit,
Pour quelque noce du vulgaire;
Va conter ces fagots à Paphos, à Cythère,
Adieu, bon soir, & bonne nuit.



ODE

ODE
A LA LOUANGE DE L'IMAGINATION, ET L'ADIEU AUX MUSES,
EN 1711.

QUel éclair perce la nuë!
Quelle eſt la Divinité
Qui vient offrir à ma vuë
Tant de grace & de beauté?
Qui comme elle peut paroître?
Sa main séme plus de fleurs
Que l'Aurore n'en fait naître,
Et qu'Iris n'a de couleurs.

Sans art forment ſa coëffure,
L'or, les perles, les ſaphirs;
Et ſa riche chévelure
Eſt le jouet des Zéphirs:

Ce

Ce beau feu qui l'environne
Tient de sa vivacité,
Et tout l'air de sa personne
Marque sa legéreté.

Devant elle la Richesse
Marche avec l'Invention,
A l'entour vole sans cesse
Le Charme, & la Fiction:
Qu'à ses traits, sa gentillesse,
Et qu'à mon émotion,
Je reconnois ma Déesse!
C'est l'Imagination.

Reine aimable des mensonges,
Viens-tu, Mere des erreurs,
De l'yvresse où tu nous plonges,
Me rapeler les douceurs?
Ton brillant & ta jeunesse,
Pour moi sont hors de saison,
Laisse en repos ma vieillesse
Suivre à la fin la raison.

Non, Déesse, je m'égare;
Reste toujours avec moi,

Quoique

Quoique le ſort nous prépare ;
Nous le bravons avec toi :
L'amertume du calice
Par toi ſe change en douceurs ;
Et les bords du précipice
Par toi ſont ſemés de fleurs.

Tu peux, quand la deſtinée
Nous réduit au deſeſpoir,
Prêter à l'ame étonnée
Ta façon de concevoir,
Qui du courage héroïque
Fait le généreux éfort,
Et dans l'ame du Stoïque
Fait le mépris de la mort.

C'eſt par toi, divine Fée,
Qu'au ſein même du repos,
L'eſſor ſeul de la pensée
Fait éclore les Héros ;
C'eſt toi qui les illumines
Par la beauté des objets,
Et ſeule les détermines
A tous leurs vaſtes projets.

Ta

Ta divine frénéſie
Pouvoit ſeule enfler le cœur
De ce Grec, qui de l'Aſie
Oſa devenir vainqueur;
Eût-il entrepris la guerre,
Si ton magique miroir
N'avoit pas fait voir la terre
Tremblante ſous ſon pouvoir?

Si tu n'avois montré Rome,
Et ſon Sénat orgueilleux,
Soumis aux Loix d'un ſeul Homme,
Les eût-il dompté tous deux?
Sans une ſi douce amorce,
Cet ennemi de Caton
N'auroit jamais eu la force
De paſſer le Rubicon.

Tu fais les talens de plaire,
Et par toi Pâris trouva
L'art de rendre moins sévére,
La beauté qu'il enleva:
Dans ce tems ſec & ſtérile,
Heureux à qui tes faveurs

Sans travail rendent facile
Le commerce des neuf Sœurs!

Jamais loin de ta preſence
Ne ſont les ris & les jeux;
Ferrand tient de ta puiſſance
L'empire qu'il a ſur eux:
Dès que ton beau feu l'allume,
Veut-il écrire d'aimer,
Vénus vient tailler ſa plume,
Les Graces le ſont rimer.

Feu divin, que Promethée
Alla prendre dans les Cieux,
Vive image de Prothée,
Rare & cher preſent des Dieux,
Céleſte & brillante flame,
Je renonce à vos clartés;
Il faut occuper mon ame
De plus ſolides beautés.

Muſes, que j'ai tant chéries,
Je vous quitte déſormais;
Adieu douces rêveries,

Vous

Vous ne reviendrez jamais.
Adieu Pinde, adieu Fontaine;
Adieu Lauriers toujours verds,
Lieux ſacrés où Melpomène
M'aprit à faire des Vers.

Auſſi-bien de ma cariére
Je touche au bout, & les Dieux
Commencent de la lumiére
A priver mes triſtes yeux:
Diſparoiſſez, ſonge aimable,
Je veux de la vérité,
Dans le malheur qui m'accable,
Voir du moins l'auſtérité.

Mais qu'a donc tant à ſe plaindre
Qui ſçait mépriſer la mort,
Et qui bien-loin de la craindre,
La regarde comme un port?
C'eſt comme je l'enviſage,
Et l'attens tranquillement:
Tout ce qui fait l'homme ſage,
N'eſt que le dernier moment.

Je sens qu'un Dieu se retire
C'est ce Dieu qui présenta
A ma jeunesse la Lyre
Que Chapelle me prêta ;
Je vais, Déesse, à ta gloire,
A l'honneur de tes bienfaits,
Pendre au Temple de Mémoire
Les derniers Vers que j'ai faits.



LES

LES LOUANGES
DE LA VIE CHAMPESTRE,
A FONTENAY
MA MAISON DE CAMPAGNE,
EN 1710.

DEsert, aimable ſolitude,
Séjour du calme & de la paix,
Aſile, où n'entrérent jamais
Le tumulte & l'inquiétude.

Quoi, j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma Lyre,
Tout ce qu'on ſouffre ſous l'Empire
De l'Amour, & de la Beauté;

Et plein de la reconnoiſſance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laiſſerai dans le ſilence
Tes agrémens & tes bienfaits?

C'eſt toi qui me rens à moi-même,
Tu calmes mon cœur agité ;
Et de ma ſeule oiſiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces Bois, & ces Hameaux,
C'eſt là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y ſuivre
Le ſouvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant deſirées,
J'ai connu vos illuſions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La Cour ne peut plus m'éblouir,
Libre de ſon joug le plus rude,
J'ignore ici la ſervitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui de flateries
Repaiſſez votre vanité,
Aprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte,

Grotte, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Baniſſons la flateuſe idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon ſçavoir-faire, & mes Amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaiſirs
D'une condition commune,
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes deſirs.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour ſe montre à mes yeux,
Des treſors dont la main des Dieux
Se plaît d'enrichir la Nature !

Quel plaiſir de voir les troupeaux,
Quand le Midi brûle l'herbette,
Rangés au tour de la houlette
Chercher l'ombre ſous les ormeaux !

Puis ſur le ſoir à nos muſettes,
Ouir répondre les Echos,
Et retentir tous nos côteaux
De hautbois, & de chanſonnettes!

Mais hélas! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de viteſſe;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent arrêter le cours.

Déja la vieilleſſe s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'Arrêt du ſort
Qui m'y livre ſans eſpérance.

Fontenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumiére,
Bien-tôt au bout de ma cariére
Chez toi je joindrai mes Ayeux.

Muſes, qui dans ce lieu champêtre
Avec ſoin me fîtes nourir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bien-tôt vous me verrez mourir.

Cependant

Cependant du frais de votre ombre
Il faut ſagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible & ſombre :

Où des arbres, dont tout exprès,
Pour un doux & plus long uſage,
Mes mains ornérent ce bocage,
Nul ne me ſuivra qu'un Cyprès.

Mais je vois revenir Liſette,
Qui d'une coëffure de fleurs,
Avec ſon teint & leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Egaïons ce reſte de jours
Que la bonté des Dieux nous laiſſe,
Parlons de plaiſirs & d'Amours,
C'eſt le conſeil de la Sageſſe.



SUR LA MORT DE M. LE MARQUIS DE LA FARRE, EN 1712.

LA Farre n'est donc plus ? la Parque impitoïable
A ravi de mon cœur cette chere moitié;
Etranger dans le monde, il m'est insuportable,
Je n'y goûterai plus ce charme inexpliquable
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.

Je te perds pour jamais, Ami tendre & fidelle,
Sûr de trouver ton cœur conforme à mes desirs,
Nous goûtions de concert la douceur mutuelle,
De partager nos maux ainsi que nos plaisirs;
Flatté que ta bonté ne me fit point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiois sans perdre ton estime,
Ni rien du peu que je vaux.

La

La trâme de nos jours ne fût point assortie,
Par raison d'intérêt, ou par réflexion;
D'un aimant mutuel la douce simpathie
Forma seule notre union :
Dans le sein de la complaisance
Se nourit cette affection,
Dont en très-peu de tems l'aveugle confiance
Fit une forte passion.

On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythère,
En longs habits de deüil, les Muses, les Amours;
Et ces Divinités, qui donnent l'art de plaire,
De ta Pompe funébre ont indiqué les jours.
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduise le deuil :
Ovide y jettera des fleurs sur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bucher de Tibulle.

Cher la Farre, de ces honneurs
Que t'ont rendu les neuf Sœurs,
Puisse la fidéle Histoire
Aux siécles avenir faire passer ta gloire!
J'espere, & cet espoir seul console mon cœur,
Qu'en éternisant ta mémoire
J'éternise aussi ma douleur.

J'apelle

J'apelle à mon secours, raison, philosophie,
Je n'en reçois hélas ! aucun soulagement;
A leurs belles leçons insensé qui se fie,
Elles ne peuvent rien contre le sentiment.
J'entens que la raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de reméde;
Mais je verse des pleurs dans ce même moment,
Et sens qu'à ma douleur il vaut mieux que je céde.

L'ordre que la Nature a mis,
Veut que j'aille bien-tôt rejoindre mes Amis;
Tout ce qui me fut cher a passé le Cocite:
O mort ! faut-il envain que je te sollicite?
Me refuseras-tu le funeste secours
De terminer mes tristes jours,
Ces jours sont un tissu de souffrance & de peine?
Pourquoi n'osai-je rompre une cruelle chaîne
Qui m'attache à la vie, & m'éloigne du port?
Il faudroit au moins que le Sage,
Quand il le veut, eût l'avantage
D'être le maître de son sort.



EPITAPHE

EPITAPHE
POUR MONSIEUR DE TURENNE, A SAINT DENIS.

D. O. M.

STa quisquis es :
Et Ingemisce
Ad fatalem bellici fulminis ictum
Quo
Tota insonuit Europa
Perculsa Gallia.
Cæsus Turennius
Longâ triumphorum series interruptâ.

HIC

HIC JACET

Serenissimus Princeps Henricus-Mauritius

DE LA TOUR D'AUVERGNE,

Supremus Gallicorum exercituum Dux

Cui

Bellorum socio

Victoriarum Comiti

LUDOVICUS MAGNUS

Inter tot sacros Regum Cineres

Monumentum erigi jussit.



INSCRIP-

INSCRIPTION
POUR METTRE
SUR UN CADRAN
A ANET.

PHœbe nihil toto ſpectabis amenius orbe,
Hic utinam volucres ſiſtere velles equos!
Tempora nec fluerent, noſtri nec, Phillis, amores,
Nec veniet tacito curva Senecta pede.



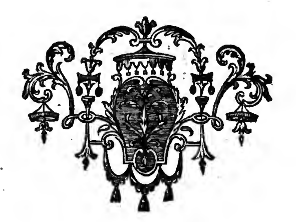
RONDEAU

RONDEAU
SUR LA TRADUCTION DES METAMORPHOSES D'OVIDE EN RONDEAUX PAR MONSIEUR BENSERADE.

POur les Rondeaux, Chants roïaux, & Balade,
Le tems n'eſt plus; avec la Vertugade
On a perdu la veine de Clément:
C'étoit un Maître, il rimoit aisément,
Point ne donnoit à ſés Vers l'eſtrapade.

Point il ne faut de brillante tirade,
De jeux de mots, ni d'équivoque fade,
Mais un facile & ſimple arangement,
Pour des Rondeaux.
Cela posé, notre ami Benſerade
N'eût-il pas fait beaucoup plus ſagement

De s'en tenir à la pantalonade,
Que de donner au public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des Rondeaux ?



EPITRE
DE Mr LE DUC DE NEVERS, A MONSIEUR LE DUC
DE VENDOSME,
AYANT LA PETITE VEROLLE A LA CHARITE', en 1680.

VOtre Alteſſe Séréniſſime
Me recevroit en Hermotime,
Si comme lui je pouvois au dehors
Déveloper mon ame de mon corps,
Et l'envoïer errante & vagabonde,
Se promener par tous les coins du monde,
Vous l'auriez vue en vérité
Aparoître à la Charité,
En parure d'eſprit, en aimable fantôme,
Pour égaïer les ſens du malade Vendoſme;
Et lui rendre dans les beſoins
Mille devoirs, & mille ſoins;

Mais

Mais l'ame dans le corps est trop embarrassée
Chez le Baron de l'Arsée ;
Et n'en sçauroit sortir que le fatal ciseau,
Sans retour ne l'envoie en la nuit du tombeau.
Mais tréve de ce mot qui fait peur aux malades ;
Parlons de jeux, de mascarades,
De fêtes, de tournois, de bals, & de balets,
De gais festins ; d'amours folets ;
Ici l'on vous attend avec impatience ;
Plus sain, plus vigoureux, plus fringant que jamais,
Chargé des riches dons de la belle Provence,
En état de goûter un sort tout plein d'attraits ;
De choisir les plaisirs dans l'aise, & l'abondance,
Et de courir à tout moment
De divertissement en divertissement.
Le jeu ; la chasse, & la musique,
Le repas clandestin, le repas mosaïque,
L'Amour même en sera, si ses transports pressans
Font jouer à la fin vos ressorts impuissans ;
Peut-être dérouillés, & changeans de nature,
Leur vertu productrice en votre sang s'épure,
Et coulant dans vos nerfs avec activité,
Vous rendra quatre-vingt à la postérité :
En attendant l'éfet de cet augure,
Et que votre air charmant, votre blonde figure

Vous redonne un plaiſir parfait ;
Ne ſongez qu'à vous faire une ſanté qui dure,
Dorlotez-vous ſur le tendre duvet ;
Du profond Rabelais écoutant la lecture
Qu'expliquent à votre chevet,
Epicure Chapelle, & Chapelle Epicure.



SONNET

SONNET DU MESME, ENVOYÉ A MONSIEUR DE VENDOSME, DANS LA MESME LETTRE.

Que Césarion soit le bien ressuscité !
Sans mane, ni séné, ni pomme d'ellébore,
S'il a d'un Pélisson l'épiderme crouté,
En quelqu'état qu'il soit il nous charme, on l'adore.

Pour remettre en ses nerfs des signes de santé,
Je sacrifie un Cocq au Talbot d'Epidaure,
Et Dumaurier héros de la lubricité,
Le grand Dieu de Lampsaque en sa faveur implore.

Mais quand le verrons-nous de retour en ce lieu
Le bon Chaulieu Vendôme, & Vendôme Chaulieu ?
Paris sera charmé, la Cour sera ravie.

Moi je verrai combler mes plus ardens desirs,
C'est un autre moi-même, il sçait gouter la vie,
En paresseux sensé qui pond sur ses plaisirs.

REPONSE DE M. L. DE CHAULIEU, A LA LETTRE DE M. DE NEVERS,

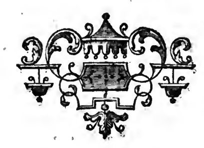
EN 1680.

EXcuse, grand Nevers, la lenteur de ma veine,
L'Hyver a glacé l'Hypocréne,
Pégase ne peut plus marcher,
Et la divine Melpoméne
En Lipare s'en va chercher
Brontes pour le ferrer à glace ;
Car tu croiras facilement
Qu'on ne trouve que rarement
Un Maréchal sur le Parnasse,
Où jamais d'Artisan grossier,
De grimper n'auroit eu l'audace,
Si pour te plaire, près d'Horace,
Apollon n'avoit donné place
A maître Adam ton menuisier.
Grace à cet heureux sacrifice,

Que

Que d'un Cocq à propos tu fis,
Nous avons toujours eu propice
Le docte fils de Coronis:
La Vérolle malgré sa rage,
A respecté notre Adonis,
Tu trouveras même embellis
Tous les traits de son beau visage,
Car la Nature bonne & sage
A mêlé quelque rose à des fagots de lys;
Et par un si prudent mêlange,
A fait, sans le secours du fard,
D'un Vendôme un peu trop blaffard,
Un Vendôme plus beau qu'un Ange:
Sa santé revient à grands pas,
Et si la faim qui la devançe
Augmente ainsi qu'elle commence,
Les Halles n'y suffiront pas:
Et bien que chez toi l'abondance,
Si familiere en tes repas,
Y fournisse cinquante plats
Des mets les plus exquis de France,
Tu verras ce Prince glouton,
Rendre facilement croïable
Tout ce que nous conte la Fable
Du famelique Eresichthon.

Avec combien d'impatience
Attendons-nous ce jour heureux,
Ou de cet apétit fameux
Tu souffriras l'expérience!
Si tu veux qu'il ne manque rien
A cette célebre journée,
Et que ta cave soit ornée
De Saint-Laurent, & de Verdée,
De Falerne, & de Formien.
Immole au pere Bromien
Ton pauvre Baron de l'Arsée.



REPONSE DE M. DE NEVERS, EN 1680.

VRaiment vos Vers ſont bons, ils ſemblent fa-
briqués
Sur la montagne à double cime;
Par les Experts ils ſeront colloqués
Dans le degré le plus ſublime;
Et quoi qu'ils ne ſoient que croqués,
J'y reconnois pourtant de ſçavans coups de lime,
Des traits de maître bien marqués,
Un air de Virelay s'égaïant de la rime.
Mais venons au Séréniſſime;
De ſes beaux jours par la Parque attaqués,
La trame ſe reprend, la vigueur ſe ranime,
Nous les verrons à loiſir croniqués
Par plus d'un exploit magnanime;
Ses aimables attraits ne ſont plus offuſqués,
Il n'eſt plus ſur ſon teint de phlefmoneuſe phime,
Là des cinabres vifs comme mouches plaqués,
L'éclat nouveau ſur l'albatre s'imprime,

Et bien-tôt de Vénus tous les cœurs extorqués,
A l'aimer seront apliqués,
S'il est beau comme Adon & nerveux comme Eutime.
Qu'il vienne donc ce Prince bonissime,
A son aise en Seigneur opime;
Tous les vins de liqueur déja sont débarqués,
Mille & mille flacons en ordre sont braqués,
Tout l'art des cuisiniers en sa faveur s'escrime,
Tout gibier volatil, terrestre & maritime,
S'offre pour assouvir sa faim gloutonissime;
Nous tous d'un accord unanime,
Par les vapeurs du vin nos esprits provoqués,
Au bruit harmonieux de cent verres choqués,
Nous crirons à l'envi, ferme, trinquons, trinqués;
Que la sobriété, la régle, le régime,
Passent pour un énorme crime;
Ecartons loin de nous ces pâles efflanqués;
Que tout sobre pusillanime,
Soit une pierre au col jetté dans une abîme!
Que les Dieux de la joie au festin invoqués,
Nous comblent de douceurs! que Baccus toujours prime!
Là pour un digne hommage à sa puissance optime,
Chaulieu, Chapelle en mimallons masqués,
Parmi les bonds joïeux du Mime & Pantomime,

Sur les Autels d'un doux parfum musqués,
Selon l'antique maxime,
Immoleront la paillarde victime ;
Venez donc, car sans vous le chagrin nous oprime ;
Nos commerces sont détraqués ;
Bethune par la goutte a les pieds disloqués,
Ce convive excellentissime.
Je finis, nos cerveaux se sont allembiqués,
A vous tracer ses Vers un peu trop-tôt risqués ;
Sans doute ils seront critiqués
Comme un ouvrage cacochime,
La veine du Baron est au bas, & périme ;
Mais quoique ses transports se soient mal expliqués,
Agréez toutes fois & le zéle & l'estime
De votre Valet le plus ime.



LETTRE
DE M. L. DE CHAULIEU, A M. LE MARQUIS DE DANGEAU,

Qui lui avoit envoïé des Billets blancs de la Lotterie du Roi, & qui avoit en même tems loué les Vers de M. de Chaulieu.

Quelque faveur que l'on me fasse,
Jamais d'un assez long sommeil,
Je n'ai dormi sur le Parnasse,
Pour me trouver à mon réveil
Salué du nom de Poëte;
Moi qui ne me serois vanté
Que d'en avoir eu la manchette,
La marotte, ou la pauvreté.

Mais puisque tant obligeamment
Tu le dis, cela m'en assure,

Je

Je suis Poëte absolument ;
Car je sçais bien qu'une imposture,
En chose de cette nature,
N'échape pas légérement.

Et puis nourri dès ton enfance,
Parmi les Aonides chœurs,
Tu sçais tout ce que dit & pense
La chaste troupe des neuf Sœurs ;
Et tu n'aurois pas l'imprudence
D'initier à leurs chansons
Un prophane, que l'ignorance
Eloigne de toute aparence
D'être un jour de leurs nourrissons.

Je m'en vais donc sur ta parole
Hazarder à faire des Vers,
Pour te peindre ce grand revers
Qui trompa notre espoir frivole,
Et mit nos projets à l'envers.

Déja du Dieu de la lumiére,
L'inégale Sœur par deux fois
Avoit achevé la carriére
Dont le cours partage les mois ;

Depuis

Depuis que la douce espérance
Emploïoit son flateur pouvoir
A calmer notre impatience
Par l'attente d'un billet noir.

Cependant au haut de nos Tours *
Nous nous empressions tous les jours
A voir, si notre destinée,
Qui tant nous tenoit en suspens,
En caractéres noirs ou blancs;
Par les Dieux même craïonnée,
Et par leur ordre souverain,
A deux cens billets assignée
N'arrivoit pas de Saint-Germain.

Telle en foule dessus le port
Athène attendoit ce navire,
Dont les voiles devoient prédire
Le triste ou le glorieux sort
Du Héros, que l'Amour en Créte
Sauva d'une sûre défaite;
Dont le destin seroit plus beau,
Si sa trop fatale méprise

Au

* Les Tours du Temple.

Au retour de ſon entrepriſe,
N'avoit mis ſon Pere au tombeau.

Après une ſi longue attente,
Dont nous ſommes très-mal païés,
Par toi des Billets envoïés,
J'ai vu la troupe blanchiſſante;
Jamais il ne fût plus certain,
Et jamais preuve plus ſolide
Ne montra, que rien de ta main
Ne peut ſortir que de Candide.

Mais tu t'étonneras peut-être
De voir rimer ſi longuement
Un Poëte, qu'en un moment
Ta ſeule autorité fit naître:
Pour finir ton étonnement,
Reconnois la main ſecourable
D'une Muſe plus favorable,
Que l'on auroit vue autrefois,
Malgré Phébus, & ſa neuvaine,
Plus dignement que Melpomène
Au Parnaſſe donner des lois.

REPONSE

REPONSE
DE M. LE MARQUIS
DE DANGEAU,
A M. L. DE CHAULIEU.

De Saint-Germain, en 1680.

VOtre veine est toujours digne d'être admirée,
Toujours noblement inspirée,
Soit que comme autrefois l'heureux donneur d'Astrée,
Vous vous trouviez sçavant pour avoir sommeillé
Sur la croupe jumelle à Phébus consacrée ;
Soit que votre ame aussi par l'étude éclairée,
Ait dans un long travail obstinément veillé ;
L'Ecrit que je reçois me paroit émaillé
Des plus riches couleurs, dont la docte contrée,
Par les neuf Sœurs est diaprée ;
Et de son triste oubli la Fable retirée,
Y rend à chaque pas l'esprit émerveillé.
J'ai long-tems gardé le silence,
Et vous devez l'interpréter

Comme

Comme une juste défiance
D'un homme qui n'osoit, Abbé, vous ripofter;
Car en un mot sans complaisance,
Sans vouloir ici vous flater,
Je serois trop heureux de pouvoir imiter
Ce tour harmonieux, cette noble cadence
De vos Vers, qu'on m'entend à toute heure vanter:
Que vous me plaisez dans ces plaintes!
Dans ces allarmes si bien peintes,
Dans cette impatience & cet espoir trompé!
Quand je vois dans vos Vers vos desirs & vos craintes,
J'éprouve comme vous de sensibles atteintes,
Et des mêmes transports mon cœur est occupé.
La fortune eut grand tort sans doute
De trahir cet espoir dont vous étiez charmé;
Mais la Déesse ne voit goute,
Contre elle sans raison vous seriez animé;
Chaulieu, si quelque jour cette aveugle volage
De ses yeux peut avoir l'usage,
Tenez-vous assuré d'un traitement plus doux;
Entre tous les Amans qui lui rendent hommage,
Entre tous les Abbés qui briguent son suffrage,
Elle ne choisira que vous:
Faites de son humeur une épreuve nouvelle,
Après avoir été cruelle

Elle

Elle poura se corriger ;
Une autre Lotterie & plus grande & plus belle,
A tenter le destin devroit vous obliger :
Toutes les plaines le sçavent,
Que l'Inde & l'Euphrate lavent ;
Nous voïons accourir les peuples réjouis,
Qui tendent l'ameçon à cette riche proie ;
Dans des projets flateurs leurs cœurs épanouis,
Attendent que pour eux le gros lot se déploie,
Et quoique la fortune à la fin leur envoie,
Ces pensers qu'elle accorde à ces cœurs éblouis,
Sont toujours un bien qu'elle octroie,
Et jusqu'au jour fatal que l'espoir & la joie,
A l'aspect du néant seront évanouis,
Chacun roule à souhait sur dix mille louis.
Mais de vos Billets blancs retouchons l'aventure,
Je trouve dans vos Vers certain air de murmure ;
Et comme si j'avois réglé l'événement,
Vous vous plaignez discretement ;
Vous louez ma candeur assez malignement,
Vous sçavez en louange habiller une injure ;
Quoi qu'il en soit, Abbé charmant,
Pour continuer la figure,
Et m'en servir plus justement,
Je vous aime candidement ;

D'une

D'une amitié ſincére & vraie
Vous recevrez chez moi le fidéle ſecours ;
Et quoique la candeur à preſent vous éfraie,
Quoique des Billets blancs récente ſoit la plaie,
Si de vôtre deſtin ma main régloit le cours,
De la plus pure & blanche craie,
Elle marqueroit tous vos jours ;
Mais n'en avez-vous pas qui doivent faire envie.
Ces jours que vous paſſez dans Anet, dans Evreux,
Ne ſont-ce pas les plus heureux
Qu'on puiſſe paſſer dans la vie ?
Le charmant Prince qu'on y voit,
Méne avec lui toujours la joie & l'allegreſſe ;
C'eſt à lui que la France doit
Le retour du bon goût, & de la politeſſe ;
Il eſt le digne chef de la noble jeuneſſe ;
Il a l'eſprit, & le cœur droit,
Et ſon courage, & ſon adreſſe,
Partout en quelque lieu qu'il ſoit,
Le diſtinguent bien mieux que le titre d'Alteſſe.
Que ne dirai-je point de l'aimable Princeſſe
Qui répand les clartés que votre eſprit reçoit ?
Elle, qui ſur le bout du doigt
Sçait tout ce que ſçavoient Rome & l'ancienne Gréce,
Qui pouroit aux neuf Sœurs enlever de plein droit,

F L'Empire

L'Empire d'Helicon, & des eaux de Permesse,
Et que Cipre & Paphos prendroient pour leur Déesse?
Abbé, votre bonheur est plus grand qu'on ne croit;
Si le destin n'est pas propice en votre endroit,
A vos moindres chagrins chacun d'eux s'intéresse:
Vous vivez avec eux dans un commerce étroit,
Ils vous aiment, enfin vous les voïez sans cesse;
Abbé, votre bonheur est plus grand qu'on ne croit.



REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU, A M. LE MARQUIS DE DANGEAU,

Qui lui envoïa une ſeconde fois des Billets blancs de la ſeconde Lotterie du Roi, en 1680.

JE m'étois ſeulement flatté
Qu'à la Cour ma champêtre Muſe
Auroit reçu de ta bonté
Un accueil, qui ſervit d'excuſe
Du moins à ſa témérité ;
Mais je n'avois jamais compté
Que cette plume conſacrée
Par autant d'ouvrages divers
Au ſervice de Citherée,
S'amusât à louer mes Vers.

Plût au Ciel, Marquis, que jamais
Des bagatelles que je fais
Je n'eusse connu l'importance;
Et que sans m'aprendre un succès
Qui passe trop mon espérance,
Tu m'eusses laissé vivre en paix
Dans une juste défiance.

Que c'est un dangereux poison
Qu'une délicate louange!
Hélas! qu'aisément il dérange
Le peu que l'on a de raison,
Et qu'avec un plaisir extrême
On laisse, quand on est auteur,
Endormir à ce bruit flâteur
La connoissance de soi-même!

Contre un si doux enchantement;
Je sens que la Philosophie
Ne me défend que foiblement,
Et comme raisonnablement
De la mienne je me défie,
J'ai juré solemnellement
De ne t'écrire de ma vie.

Mais

Mais on quitte malaisément,
(Cela peut s'avouer sans honte,)
Un commerce, où si finement
L'Amour propre trouve son compte:
Tu sçais mêmes en flatterie
Si bien tourner la dureté
De l'aveugle Divinité
Qui préside à la Lotterie,
Que contre sa malignité
Je n'ai pû garder de rancune;
Et tu m'as insensiblement
Engagé, je ne sçai comment,
A pardonner à la fortune.

Tel qu'un pauvre Amant maltraité,
Que son cœur entraîne sans cesse
Vers une volage beauté,
J'ai de cette ingrate Maîtresse,
Que je sers depuis si long-tems,
Par de nouveaux empressemens
Voulu réchauffer la tendresse.
Mais tu sçais beaucoup mieux que moi
Que rarement une infidelle,
Quelque penchant qu'on ait pour elle,
Revient à nous de bonne foi.

Auſſi ſon injuſte rigueur
De la plus legére faveur
N'a païé ma persévérance ;
Et j'ai vu ſon indifférence
Derechef entre mes Rivaux,
Par une aveugle préférence,
Partager juſqu'aux moindres lots.

A ce rigoureux traitement,
Ne crains pas que ma vertu céde ;
Dans mon déſintéreſſement
J'en ſçais bien trouver le reméde.
Heureux, & quatre fois heureux,
A qui des favorables Dieux
La main ſagement ménagére,
En donnant de modiques biens,
Donne en même tems les moïens,
Et l'eſprit de s'en ſatisfaire !



EPITRE

EPITRE
A S. A. MONSEIGNEUR
LE DUC DE VENDOSME,
Sur la Charge de Géneral des Galéres que le Roi lui donna en 1694.

VEndôme, malgré moi je céde aux doux tranſports
Du Dieu des Vers qui m'anime,
Et je ſens malgré mes éforts
Que d'une involontaire rime
Ce Dieu va former les accords :

Mais, Prince, combien la Proſe
Modeſte, & ſans ornement,
Qui de tes faits ſimplement
Raconteroit quelque choſe,
Te loueroit plus dignement !
Car c'eſt en éfet d'un ſonge
Tirer des réalités,

Qu'emprunter les vanités
Du langage du mensonge
Pour te dire des vérités.

Laissons à la Renommée
Publier tes actions,
Qui paroîtroient fictions,
Si tu n'avois eu dans l'Armée,
Par Nassau même animée,
Pour témoins vingt Nations.

Cette legére Déesse
Dès Althenem suit tes pas,
Elle a chanté ta sagesse,
Ton sang froid dans les combats;
A Stinkerque elle a pu dire
Jusques où fut ton ardeur,
Et ce que doit notre Empire
Aux éforts de ta valeur.

C'est elle qui dans les airs
Pour toi déploïant ses aîles,
Porte tes grandeurs nouvelles
Aux deux bouts de l'univers;
Qui planant sur la Marsaille,

Te vit à cette Bataille
Couvrir de morts les sillons,
Où dans un étroit passage
S'oposoient à ton courage
Les plus épais Bataillons.

Mais non; c'est plû tôt aux hommes,
C'est à tous tant que nous sommes,
Qui ressentons ta bonté,
D'aller publiant sans cesse
Quel air haut, quelle noblesse,
Brille en ta simplicité:
De quel prix inestimable
Pour nous est un Prince aimable,
Qui sçait accorder si bien,
Loin de toute fierté vaine,
Aux talents d'un Capitaine
Les vertus d'un Citoïen.

Quoi donc! le Dieu qui m'enflame,
Et qui bien ou mal m'aprit
L'art de louer ta grande ame,
Ne dit rien de ton esprit?
Pour te plaire davantage
Apollon l'a fait exprès,

Il sçait combien tu te plais
Dans un simple badinage
Quelque fois à l'oublier ;
Et croiroit commettre un crime,
Tout grand qu'il est, tout sublime,
D'oser l'aller publier.

Mais où suis-je ? quelle yvresse
Trouble mes sens agités ?
J'entends des cris d'allegresse
Sur l'aîle des vents portés !
Quel bruit frape mon oreille ?
Je vois du port de Marseille
Tout le pompeux apareil,
Et nos Galéres parées
Faire briller au Soleil
Leurs magnifiques livrées !
J'entends ces Reines des Mers,
Des cris de mille coupables,
Et des voix de misérables
Former de charmans concerts !

Je le vois, sur sa Galére
Ce Général est monté ;
Déja son humanité

Dans

Dans le ſein de la misére
Fait renaître la gaieté;
Et déja ſon air affable
A dans ce séjour affreux
Conſolé ces malheureux,
Sûrs que ſon cœur pitoïable
De leurs maux ſe touchera,
Et que ſenſible à leurs peines
Ne pouvant briſer leurs chaînes
Sa main les relâchera.

Fuïez, Galéres d'Eſpagne,
Déſormais loin de nos bords;
Allez cacher dans vos Ports
La peur qui vous accompagne:
Vendôme s'en va ſur vous
Bien-tôt lancer ce tonnerre,
Dont déja cent fois ſur terre
Il a fait ſentir les coups:
Et je vois déja Neptune,
Qui pour plaire à Jupiter,
T'offre avec lui de concert
Son Trident & ſa Fortu

Ainſi par la bienveillance

De

De ce grand Roi des François,
Qui déja dessous tes lois
Avoit remis la Provence,
Tu vois croître ta puissance,
Et l'un & l'autre Elément,
Charmé de son esclavage,
Se disputer l'avantage
D'obéïr aveuglément.

D'une telle confiance
Mon Prince connois le prix :
C'est l'éfet de la prudence,
De la bonté de Louis :
Ton Roi sçait pour sa personne
Quel est ton attachement ;
Qu'en lui tu crois la Couronne
Son plus leger ornement ;
Pour l'Etat quel est ton zele,
Et d'un Sujet si fidelle
Il connoit le dévouement ;
Et c'est cette connoissance
Qui seule fait ton bonheur,
Et la seule récompense
Qui pouvoit flatter ton Cœur.

EPITRE.

EPITRE
A MONSIEUR LE DUC DE NEVERS,

Sur des Vers de Mr Chapelle, dans les ſeules rimes d'Age & d'If, qui rendoient cet ouvrage un peu forcé & languiſſant, écrite d'Anet en 1680.

J'Ai vû du paiſible rivage *
Enfoncer le fragile Eſquif,
Que Chapelle & d'Age & d'If
Avoit leſté pour ſon voïage;
Mais par un vent ſuperlatif
Sa métaphore a fait naufrage.
J'ai laiſſé fuïant à la nage
Sur le rocher du Château d'If

Sa

* Ces premiers Vers ſont de feu M. le Grand-Prieur de Vendôme, qui commença la Plaiſanterie, & M. L. de Chaulieu l'acheva.

Sa Muse & tout son équipage.....
Moi, d'un stile plus libertin,
Et d'une verve moins prisée,
Par la paresse autorisée,
Sans m'en réveiller plus matin,
Je vais griffonner ma pensée;
Car ce n'est pour moi chose aisée
De mettre ainsi dans la prison
D'une rime tant épuisée
Le peu que tu sçais de raison
Que la Nature m'a laissée.
Si tu connoissois chaque jour
Avec combien d'impatience
Nous voïons que Phébus commence
Et finit son oblique tour,
Sans que ton aimable presence
Vienne embellir notre séjour;
Bien-tôt Vilpreux & Garanciére
Verroient les vîtes postillons,
De leurs fertiles sillons
Faire voler la poussiére;
Tel qu'après les froids rigoureux
Des Hivers qui nous font la guerre,
Tu quittes ce climat heureux
Qu'habitérent jadis les Maîtres de la terre,

Et partant avec les Zéphirs,
Dont tu devances la viteſſe,
Tu ramènes la politeſſe
En nos repas & nos plaiſirs ;
Qui donc à Saint-Germain t'arrête ?
Eſt-tu prié de quelque fête
Que donne ce Seigneur courtois,
Qui toujours entouré d'Anchois,
Pendant ſa podagre paſsée,
D'un grand fromage Boulonnois
Faiſoit une chaiſe percée ?
Mais que je voïois autrefois,
Dans ces glaciales contrées,
Donner un ſage contre-poids
Aux puiſſances Hiperborées ;
Lui dont l'eſprit plein de reſſorts
Forma les importans accords
Entre le Turc & le Sarmate ;
Et donc la pacifique voix
A fait pendre au croc les Carquois
De l'Ocean juſqu'à l'Euphrate.

EPITRE

EPITRE
A MADAME LA DUCHESSE
DE MAZARIN,

En lui envoïant le Voïage de l'Amour & de l'Amitié, & d'autre Vers que Madame la Duchesse de Bouillon m'avoit demandés de la part de Madame Mazarin, & de Monsieur de Saint-Evremont.

LA divine Bouillon, cette adorable Sœur,
Qui partage avec vous l'Empire de Cythère,
Et qui par cent moïens de plaire
Séduit & l'esprit & le cœur,

Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverser les mers:

A cet insensé projet
Ma raiſon s'eſt oposée,
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet homme ſi fameux,
En qui le goût ſeul décide
Du bon & du merveilleux;
Et qui plus galant qu'Ovide,
Eſt comme lui malheureux.
Ce Sage qui ſe confie
Au ſeul ſecours du bons ſens,
Et dont la philoſophie
Bravant l'injure des ans,
Pour ſuſpendre la vieilleſſe
Par de doux enchantemens,
Sçait l'art d'y mêler ſans ceſſe
Mille & mille amuſemens,
Et même les enjouemens
De la plus vive jeuneſſe:
Ce Critique tant vanté,
De qui la délicateſſe
Des ouvrages de la Gréce,
Auroit été redouté,
Ne ſçaura jamais peut-être
Que ces Vers m'ont peu coûté:

Enfans de l'oisiveté,
L'Amour seul les a fait naître ;
Et sans vous ma vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortence,
Par un regard de ces yeux,
Qui desarmeroient des Dieux
La colére & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence,
Et d'un accueil gracieux
Payer mon obéissance.



REPONSE
DE M. DE MAZARIN, ET DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT.

JE n'ai point comme Cenſeur
Examiné votre ouvrage,
Mais comme bon connoiſſeur,
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans écrits
Qui nous viennent de Paris,
Diſons, qu'on ait vûs en France;
Et Voiture, & Saraſin,
Vous cédent dans l'excellence
Du goût délicat & fin :
Nous ajouterons qu'Hortence,
Notre Sapho Mazarin,
Vous donne la préférence
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame Mazarin n'a fait que dire ce que j'ai pensé, car vous mettre au-dessus de Voiture & de Sarazin dans les choses galantes & ingénieuses, c'est vous mettre au-dessus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaison qui ne vous desoblige, il n'y en a point d'avantageuse que je puisse raisonnablement prétendre : celle d'Ovide ne me convient point; Ovide étoit le plus spirituel homme de son tems, & le plus malheureux; il fut rélégué chez des Barbares où il faisoit de beaux Vers, mais si tristes & si douloureux, qu'ils ne donnoient pas moins de mépris pour sa foiblesse, que de compassion pour son infortune. Dans le païs où je suis, je vois Madame de Mazarin tous les jours. Je vis avec des gens sociables, qui ont beaucoup de mérite, & beaucoup d'esprit : je fais d'assez méchans Vers, mais si enjoués, qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma Poësie;

fie ; j'ai très-peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un païs où il y en a ; d'ailleurs il me manque avec la vie ; & la considération du plus grand mal est un espece de reméde contre le moindre. Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide : à la vérité il fut plus heureux à Rome avec Julie, que je n'ai été à Londres avec Madame Mazarin ; mais les faveurs de Julie furent cause de sa misére, & les rigueurs de Madame Mazarin n'incommodent pas un Vieillard.

Quels sentimens, direz-vous, sont les vôtres ?
En cet état, dirai-je, où je me voi,
Je ne demande autre grace pour moi,
Que la rigueur qu'on aura pour les autres.

Et j'aurai sujet d'être content. C'est à Madame Mazarin à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monsieur, que je voudrois voir avec du vin de Champagne, avant que de mourir.

Apoſtille de Madame de Mazarin.

Je ne fais point de Vers, mais je m'y connois aſſez pour vous pouvoir dire ſurement, Monſieur, que les vôtres ſont les plus agréables qu'on puiſſe voir : au reſte on me compare à Sapho mal-à-propos, je ne ſuis point Lesbienne, ni capable de faire ſon voïage de Sicile.



EPITRE

EPITRE
A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE,
A FONTAINEBLEAU, EN 1701.

DEpuis votre départ de la bonne Ville, un enchaînement de plaiſirs m'a bien laiſſé le tems de penſer à vous, mais non pas celui de vous écrire; vous croyez peut-être, parce que depuis la deſtruction du Paganiſme, vous avez pris la place de Comus, & le faites adorer ſous le nom de la Farre, qu'il ne nous étoit pas permis en l'abſence du Dieu des Feſtins & de la Joie, de faire des ſoupers agréables. Nous en avons fait, ne vous en déplaiſe, les meilleurs & les plus délicieux chez Monſieur le Duc de Nevers ; la Compagnie exquiſe & peu nombreuſe, qui rejoignoit ſeulement les

graces de Mortemar à l'imagination de Mancini; tout eût été parfait, si le luxe & la magnificence de ces repas n'eût été indigne du goût des Convives ; il a fallu tout leur enjouement pour m'empêcher de sentir le dégoût de l'abondance: malgré tout cela, je n'ai pû m'empêcher de m'écrier en pensant à vous :

Quand verrai-je ma pauvreté
Honorable & voluptueuse ;
Te donner avec liberté
Un souper , où la propreté
Fait loin d'une foule ennuïeuse
Une chére délicieuse
De beaucoup de frugalité ?
Là le nombre & l'éclat de cent verres bien nets
Répare par les yeux la disette des mets ;
Et la mousse pétillante
D'un vin délicat & frais,
D'une fortune brillante
Cache à mon souvenir les fragiles attraits.
Quelle injure à l'abondance,
Lorsqu'avec volupté ton apétit glouton
Borne son intempérance

A l'é-

A l'épaule de mouton !
Et qu'avec des cris de joie
On voit toujours ſur le tard
Venir l'omelette au lard,
Qu'au ſecours de ta faim le Ciel propice envoie !
Alors l'imagination
Par ce nouveau mets éguisée
De mainte nouvelle penſée
Orne la converſation ;
A des maximes de ſageſſe
On mêle de joïeux propos,
Et l'on jette ſur quelques mots
Ce ſel que produiſoit la Gréce,
Qui nous rend la terreur des ſots.
Mais hélas ! le tems fuit avec tant de viteſſe,
Que parmi ces diſcours de morale & d'amour
Nous attrapons bien-tôt la naiſſance du jour ;
L'Aurore pour nous voir, prend ſa face riante,
Elle rougit de peur de troubler nos plaiſirs,
Et pour nous plaire mieux, met ſa robe éclatante,
Faite des mains de Flore & des jeunes Zéphirs.
Pour honorer la Déeſſe
Nous n'allons point ſemer des fleurs ſur ſon chemin ;
Mais chacun avec allégreſſe
Court pour y répandre du vin.

On

On voit ces jours-là le Soleil
Sortir plus brillant de l'onde,
Et la roſe aux yeux du monde
En a le teint plus vermeil;
Le lis quitte ſa face blême,
La violette elle-même
En a perdu ſa pâleur;
Et cette liqueur divine
Ne fait plus germer de fleur
Que de couleur purpurine.

N'eſt-il pas vrai que cela ſe paſſe ainſi ſouvent au Temple? Meſſieurs les Poëtes de la Cour, vous dévriez répondre à de pauvres Poëtes de la Ville; voilà un Cartel que je vous envoie de la part de tous mes Confreres. Adieu, Monſieur le Marquis, aimez-moi toûjours; & ne me faites point de réponſe ſi vous ne voulez.



REPONSE
DE MONSIEUR LE MARQUIS
DE LA FARRE,
DE FONTAINEBLEAU.

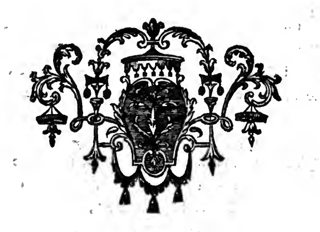
Vous insultez, maître fripon,
Au peu d'imagination
Que la Nature m'a donnée;
Ces traits brillants, la fiction,
Dont votre Lettre est tant ornée,
Vont à ma veine infortunée
Faire abandonner Apollon.
A mon esprit ce Dieu n'inspire
Que de tristes moralités;
C'est avec vous qu'il aime à rire,
Il est toujours à vos côtés;
Et sur tout lorsque vous boirez,
Là prendrez votre tems, beau Sire,
Et pour moi lui demanderez

Le don d'égaïer la Satire,
De ce sel que vous y jettez,
Me l'accordant, je pourai dire
D'assez plaisantes vérités
Au public qui se les attire :
Mais jusque-là, sans me flatter,
Je sens sur ma foi qu'au Parnasse
J'aurois de la peine à monter,
Je perds haleine, & je me lasse;
Puis Pégase sans hésiter,
Considérant ma lourde masse,
Sans un ordre, & sans cette grace,
Refuseroit de m'y porter.

Je vous suis très-obligé, mon cher Ami, de m'avoir tiré d'une espece de létargie où j'étois, & dont je crains que ces Vers ne se ressentent encore; pour les vôtres ils sont charmans : je viens de les montrer à Monsieur le Duc d'Orléans, à Madame de Châtillon, & à beaucoup d'autres Dames avec qui nous venons de dîner; on a bû à votre santé, on vous a loué, on vous a desiré, n'est-ce pas là

tout

tout ce que nous pouvions faire ? Le Roi a été incommodé un jour, mais ce n'eſt plus rien. Adieu, mon cher Ami. *Vale & bibe.*



EPITRE
A MONSIEUR LE CHEVALIER DE BOUILLON,
EN 1704.

TOi, qui né Philosophe au milieu des grandeurs,
As secoué le joug des vulgaires erreurs;
Et gai dans tes discours, & simple en ta parure;
Connois pour toutes lois les lois de la Nature:
Chevalier, reçoi ces Vers
D'une Muse libertine;
Qu'ils aillent sous ton nom de popine en popine
Aprendre à tous l'univers,
Que Fite & la Moriliere *,
Pour n'avoir point de Césars,
Ont pourtant sous leurs baniéres
Leurs Héros ainsi que Mars;
Que ceux qui comme toi ont des talens de plaire,
De l'esprit, de la beauté,
Doivent

* Fameux Cabaretiers de ce tems-là.

Doivent d'une main ménagére
Mettre à profit le tems, qui d'une aîle legére
Emporte nos plaisirs avec rapidité;
Et que la seule jouissance
D'un instant si précieux
Est l'unique present, que dans leur bienveillance
Puissent nous faire les Dieux.
Sur ce principe de sagesse,
Affranchi des devoirs en pleine liberté,
Goûte tous les plaisirs que t'offre la jeunesse
Dans les bras de l'oisiveté.
Je sçai qu'une façon de penser folle & vaine,
Etablit qu'il est glorieux
De porter sur les pas de ton oncle Turéne
Le bruit de tes exploits en mille & mille lieux;
Que sorti comme toi d'une illustre Origine,
Avec ton port, ta bonne mine,
Une jambe de bois te siéroit assez bien;
Et qu'après nos guerres finies
Tu viendrois avec grace encor aux Tuilleries,
Eborgné, clopinant, nous servir d'entretien.
Que te reviendroit-il de tant de renommée?
Rien que la chétive lueur,
Et que le peu de fumée
D'une lampe en ton honneur

Sur

Sur ton cercueil allumée,
Et le touchant plaisir aux pieds du grand LOUIS,
Enterré près Guesclin d'infecter Saint Denis.
Va, que cette folle idée
Ne trouble pas des beaux jours;
Voi-tu près de la guinguette
Folâtrer dessus l'herbette
Vénus avec les Amours?
Elle attend sous cette treille
Où tu vois mainte bouteille
Nollet au sortir du Cours;
Joîn ce que ton cœur adore
A ce couple libertin;
Qu'en ouvrant les Cieux, l'Aurore
Vous trouve tous quatre encore
Yvres d'amour & de vin;
Et grondez cette pleureuse,
Qui pour troupe si joïeuse,
S'éveille un peu trop matin:
Mais hélas! ô loi trop dure!
Cependant que je te fais
De cette aimable avanture,
Cher Chevalier, les portraits;
Je ne verrai désormais
Tous ces plaisirs qu'en peinture:

Mais

Mais qu'importe que la vieilleſſe
Vers moi s'avance à grands pas,
Quand Epicure & Lucrece
M'ont apris que la ſageſſe
Veut qu'au ſortir du repas,
Ou des bras de ſa maitreſſe,
Content l'on aille là-bas:
Pour moi, qui crois telles choſes
Conformes à la raiſon,
Sur les pas d'Anacréon,
Je veux, couronné de roſes,
Rendre viſite à Pluton:
Je vois d'un œil ſec la Parque
Qui commence à ſe laſſer,
Et Caron fréter la barque
Qui va bien-tôt me paſſer.



AU MESME, en 1712.

ELéve, que j'ai fait dans la loi d'Epicure;
Disciple, qui suis pas à pas
D'une doctrine saine & pure,
Et les leçons & les apas;
Philosophe formé des mains de la Nature,
Qui sans rien emprunter de tes réfléxions,
Prens pour guides tes passions,
Et tous les plaisirs sans mesure;
Qui ne fis jamais de projets,
Que pour l'instant present, qui coule à l'avanture;
Et sçachant au plaisir borner tous tes souhaits,
Méprises la fortune, & ris de ses délires:
Heureux libertin, qui jamais
Ne fais que ce que tu desires,
Et desires ce que tu fais:
Chevalier, c'est peu qu'au Temple
Je t'aie apris comment dans la belle saison,
Avec le talent de plaire,
Un homme sage doit faire
D'amours & de plaisirs une douce moisson:

Il faut encor que mon exemple,
Mieux qu'une ſtoïque leçon,
T'aprenne à ſuporter le faix de la vieilleſſe,
A braver l'injure des ans;
Te montre comme il faut par des amuſemens,
Arrêter pour quelques momens
La volupté qui fuit, le plaiſir qui nous laiſſe.

En vain la Nature épuisée
Tâche à prolonger ſagement,
Par le ſecours d'un vif & fort tempérammeent,
La trame de mes jours que les ans ont usée;
Je m'aperçois à tout moment
Que cette Mere bien-faiſante,
Ne fait plus d'une main tremblante,
Qu'étaïer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeur,
De ſucs empoiſonnés inonde ma paupiére;
Mais ce n'eſt pas aſſez d'en perdre la lumiére,
Il faut encor que ſon aigreur
Dans d'inutiles yeux me forme une douleur,
Qui ſerve à ma vertu de plus ample matiére.

La Goutte d'un autre côté

Me fait depuis vingt ans un tissu de souffrance :
Que fais-je en cette extrêmité ?
J'opose encor plus de constance
A cette longue adversité,
Qu'elle n'a de persévérance :
Et m'accoutumant à souffrir,
J'aprens que la patience
Rend plus legers les maux que l'on ne peut guérir.

Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triste Hiver, compagnes trop fidelles,
Je suis tranquile & gai : Quel bien plus précieux
Puis-je espérer jamais de la bonté des Dieux ?
Tel qu'un rocher, dont la tête
Egalant le Mont Athos,
Voit à ses pieds la tempête
Troubler le calme des flots ;
La mer autour bruit & gronde ;
Malgré ses émotions,
Sur son front élevé régne une paix profonde,
Que tant d'agitations,
Et les fureurs de l'onde
Respectent à l'égal du nid des Alcyons.

Heureux qui se livrant à la Philosophie,
A trouvé

A trouvé dans son sein un azile assuré,
Contre des préjugés, dont l'esprit enyvré
De sa propre raison, lui-même se défie,
Et sortant des erreurs où le peuple est livré,
Démêle autant qu'il peut les principes des choses;
Connoît les nœuds secrets des éfets & des causes,
Regarde avec mépris & la Barque & Caron,
Et foule aux pieds les bruits de l'avare Acheron.

Mais c'est pousser trop loin peut-être la sagesse,
J'aime mieux me prêter à l'humaine foiblesse,
Et de l'opinion respectant le bandeau,
Croire voir les enfers, mais ne les voir qu'en beau.
Je laisse là Minos & son urne fatale,
Le rocher de Sisyphe, & la soif de Tantale;
Et sans m'aller noircir de cent tourmens divers,
Tout ce qui s'offre à ma pensée,
Ce ne sont que des fleurs, des berceaux toujours verds,
Et les champs fortunés de la plaine Elisée.

Là dans l'instant fatal que le sort m'aura mis,
J'espére retrouver mes illustres Amis,
La Farre avec Ovide, & Catulle & Lesbie,
Voulant plaire à Corinne, ou caresser Julie,
Chapelle au milieu d'eux, ce Maître qui m'aprit

Au son harmonieux de rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille & d'amuser l'esprit
Par la diversité de cent nobles idées.

Quel spectacle à mes yeux, & quel plaisir nouveau!
Dans un bois d'orangers qu'arrose un clair ruisseau,
Je revois Seignelay, je rencontre Béthune,
Esprits supérieurs, en qui la volupté
Ne déroba jamais rien à l'habileté,
Dignes de plus de vie & de plus de fortune.

Avec Gaston de Foix quelle ombre se proméne?
Ah! je la reconnois, c'est le jeune Turenne;
Present rare & précieux,
Que l'avare main des Dieux
Ne fit que montrer à la terre.
Digne héritier du nom de ce foudre de guerre,
A quel point de gloire & d'honneur
Ne t'eussent point porté tes destinées,
Si Mars jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans, ne les eut terminées.

Que vois-je près de toi? c'est ta Mere éperdue,
Tout à coup aux enfers depuis peu descendue;
Qui conservant pour toi ses tendres sentimens,

De

De ce Fils si chéri vole aux embrassemens :
Mariamne est-ce vous ? Le Ciel impitoïable
A-t-il voulu si-tôt dérober aux mortels
Ce qu'il leur a donné jamais de plus aimable,
Et qui pouvoit aux Dieux disputer des Autels,
Si la grace & l'esprit comme eux est adorable.

Quoi donc ? quand j'espérois qu'à mon heure fatale,
Tu recevrois mon ame en ses derniers adieux ;
Et que ton amitié pour moi toujours égale,
Peut-être en soupirant, me fermeroit les yeux :
C'est moi qui te survis, & ma douleur profonde
N'a pour me consoler dans l'excès de mon deuil,
Que de porter ton nom jusques au bout du monde,
De jetter tous les jours des fleurs sur ton cercueil,
Chanter tes agrémens, & célébrer tes charmes,
Dans ces Vers mille fois arrosés par mes larmes.

Dans une foule de Guerriers,
Vendôme sur une éminence,
Paroît couronné de Lauriers :
Vendôme de qui la vaillance,
Fait avouer aux Scipions,
Que le sac de Carthage, & celui de Numance,
N'obscurçit pas ses actions ;

Et laiſſe à juger à l'Eſpagne,
Si ſon bras ne fit pas plus en une campagne
Qu'ils ne firent en dix avec vingt Légions.

Dans le fonds des jardins de ce séjour tranquille....
Mais quel eſt ce Héros iſſu du ſang des Dieux?
C'eſt Enguien qui s'offre à mes yeux,
Sur Nervinde & Stinkerque entretenant Achille.
Je vois ce vainqueur d'Ilion
Frémir, que tout ſon courage
Au bord du Simoïs n'ait pas fait davantage,
Que dans ces deux combats fit ce jeune Lion.

Plus loin dans le fonds d'un bocage,
Je vois Catinat & Caton
A tous les gens de bien faiſant une leçon.

Ainſi libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l'émail des prairies,
Je proméne les erreurs
De mes douces rêveries;
Et ne pouvant former que d'impuiſſans deſirs,
Je ſçai mettre en dépit de l'âge qui me glace,
Mes ſouvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaiſirs.

Avec

Avec quel consentement
Ces fontaines, ces bois où j'adorai Silvie,
Rapellent à mon cœur son amoureux tourment;
Bien loin que ce plaisir qui ne peut revenir,
D'inutiles regrets empoisonne ma vie,
J'en savoure à longs traits l'aimable souvenir.

Que de fois j'ai grossi ce ruisseau de mes larmes!
C'est sur ce lit de fleurs que le premier baiser,
Pour gage de sa foi dissipa mes allarmes;
Et que bien-tôt après vainqueur de tant de charmes,
Sous ce Tilleul au frais je vins me reposer:
Cet arbre porte encor le tendre caractére
Des Vers que j'y gravai pour l'aimable Bergére:
Arbre croissez, disois-je, où nos chifres tracés,
Consacrent à l'Amour nos noms entrelacés,
Faites croître avec vous nos ardeurs mutuelles;
Et que de si tendres Amours,
Que la rigueur du sort défend d'être éternelles,
N'aient au moins de fin, que la fin de nos jours.

Ami voilà comment, sans chagrin, sans noirceurs,
De la fin de nos jours, poison lent & funeste,
Je séme encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste.

LETTRE

LETTRE
DE MONSIEUR LE CHEVALIER DE BOUILLON,
A M. L. DE CHAULIEU.

MAlgré votre peu d'attention pour moi, je ne puis m'empêcher, mon cher Abbé, de vous aſſurer que vous n'avez point d'Ami qui regrette ſi fort vôtre abſence, & qui ſoit plus ſenſible à votre retour. Quand on a eu le plaiſir de vivre avec vous, toutes les autres Compagnies paroiſſent fort inſipides ; je ne trouve quaſi partout où je vais que de languiſſantes converſations, & de froides plaiſanteries, bien éloignées de ce ſel que répandoit la Gréce, qui vous rend la terreur des ſots. Je fus voir hier à quatre heures après midi Monſieur de la Cochonniere, croïant que c'étoit

c'étoit une heure propre à rendre une visite sérieuse ; mais je fus bien étonné d'entendre dès la cour des cris immodérés, & toutes les marques d'une baccanale complette ; je passai jusqu'à son cabinet, & je le trouvai en chemise, sans bonnet, entre son remora & une autre personne de quinze ans, son Fils l'Abbé versant des rasades à deux inconnus, des verres cassés, plusieurs cervelats sur la table, & lui assez chaud de vin ; je voulus, comme son Serviteur, lui en faire quelque remontrance ; je n'en tirai d'autre réponse que, ou buvez avec nous, ou allez..... J'acceptai le premier parti, & en sortis à six heures du soir, quasi yvre mort. Si vous l'aimez, vous reviendrez incessamment voir s'il n'y a pas moïen d'y mettre quelque ordre ; entre vous & moi, je le croi totalement perdu ; il me lut votre Lettre en pleine table, je la trouvai remplie d'un badinage, d'une philosophie, & d'une fermeté contre les malheurs, qui m'enchantent

chantent & qui m'engagent à être votre disciple plus que jamais, & avec autant de fidélité que Damis en a eu pour Apollonius de Thiane. Revenez donc, mon cher Maître, vous trouverez mon hermitage prêt à vous recevoir; & là parmi les pots, & avec des minois gracieux, nous tiendrons des propos sur toutes sortes de Chapitres, & je vous remercirai encore de m'avoir mis en état de jouir des plaisirs sans remords, & d'essuïer les malheurs sans foiblesse. Mes complimens à Monsieur de Chaulieu, & croïez que personne au monde n'est si absolument à vous que moi.

Le Chevalier de
BOUILLON.



REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
DE FONTENAY.

LE beau tableau de Ténieres que vous m'avez envoïé, Monseigneur, qu'il est bien peint, & qu'il est vrai!

Dans cette peinture charmante
J'ai reconnu l'auteur de la chanson,
Qui de maniére si galante
Affubla Bertrand & Raton:
Que cette paire malfaisante
N'a depuis ce jour-là repris
Par Epigramme ou Vaudeville
Les ridicules de Paris:
Ce qui fait que l'essor ont pris
Tous les fats de la bonne Ville,
Si haut, & de telle façon
Qu'il faudra bien que d'Argenson,
Ce sçavant maître de Police,

Dans chaque quartier établiſſe
Bureaux, où l'on faſſe chanſon,
Le tout pour corriger le vice.

Des Bureaux qu'on établira,
Le premier au bord de la Seine,
A l'Hôtel de Bouillon ſera;
Et quatre jours de la ſemaine
Pour le bien public s'ouvrira;
Et là d'une facile veine
Le Chevalier chanſonnera
Quiconque le méritera,
Et fera Vers ſur la bedaine
Du Céladon de l'Opera,
S'il qu'enfin il corrigera;
Mais je croi plûtôt que ſa peine
Et que ſon tems il y perdra.

Le ſecond Bureau ſe tiendra
Butte Saint-Roch dans une rue,
Que maint Vaudeville a rendue
Très-fameuſe ſur ce point-là;
C'eſt dans cette aimable boutique
Que revient l'eſprit qui pinça

La Farre, & qui rendit publique
L'avanture tragicomique,
De la belle qu'il écrasa.

Si vous ne trouvez pas assez de Bureaux établis pour la correction du grand nombre de fats qu'inondent Paris, dont il nous est venu une nuée du côté des bords du Lignon, il faudra bien dans notre Marais & vers la rue.... établir aussi quelque Bureau ; & en cas de besoin, nous en établirons un dans le Temple même ; je ne sçai pas bien quel sera le Chansonnier qui y fera sa résidence, mais la place ne sera pas vacante longtems ; & en cas de besoin, il se trouvera toujours quelqu'homme de bien, quelque bonne ame, qui par le seul zéle du bien public fera quelques petits couplets de Chansons, le tout pour l'édification du prochain. Voilà je croi, Monsieur le Chevalier, un établissement nouveau qui ne sera point à la charge du public, mais bien à l'extirpation du

Fatuisme;

Fatuiſme ; choſe qui je crois ſera de votre goût, & de celui de Monſieur d'Argenſon qui les hait autant que nous.



EPITRE

EPITRE
A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE,

Qui m'avoit demandé mon Portroit en Décembre 1703.

O Toi, qui de mon ame es la chere moitié;
Toi, qui joins la délicatesse
Des sentimens d'une maitresse
A la solidité d'une sure amitié,
La Farre, il faut bien-tôt que la Parque cruelle
Vienne rompre de si doux nœuds,
Et malgré nos cris & nos vœux,
Bien-tôt nous essuirons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grands pas
J'entre dans ce sentier obscur & difficile,
Qui me va conduire là-bas
Rejoindre Catulle & Virgile;
Là sont des berceaux toujours verds.
Assis à côté de Lesbie,

Je leur parlerai de tes Vers
Et de ton aimable génie ;
Je leur raconterai comment
Tu recueillis si galamment
La Muse qu'ils avoient laissée,
Et comme elle sçut sagement,
Par la paresse autorisée,
Préferer avec agrément
Au tour brillant de la pensée
La vérité du sentiment,
Et l'exprimer si tendrement,
Que Tibule encor maintenant
En est jaloux dans l'Elizée :
Mais avant que de mon flambeau
La lumiere me soit ravie,
Je veux te craïonner un fantasque tableau
De ce que je fus en ma vie ;
Puisse à ce fidéle Portrait
Ta tendre amitié reconnoître
Dans un homme fort imparfait,
Un homme aimé de toi qui mérita de l'être.

Avec quelques vertus j'eus maint & maint défaut,
Glorieux, inquiet, impatient, colére,
Entreprenant, hardi, très-souvent téméraire,

Libre

Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut ;
Confiant, naturel, & ne pouvant me taire
Des erreurs qui blessoient devant moi la raison :
J'ai toujours traité de chimére,
Et les dignités, & le nom ;
Ainsi je pardonne à l'envie
De s'élever contre un mortel,
Qui ne respecta dans sa vie
Que le mérite personnel.
Quels maux ne m'a point fait cette sage folie
Qui mériteroit un Autel !
Pour réparer ses torts, la prudente Nature
En moi par bonheur avoit mis
L'art de me faire des amis,
Dont le mérite, avec usure
Me dédommagea de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis,
Qui n'emploïa jamais contre moi qu'imposture.
Malgré tous mes défauts qui ne m'auroit aimé ?
J'étois pour mes amis l'ami le plus fidéle
Que Nature eût jamais formé ;
Plein pour leurs intérêts, & d'ardeur & de zéle,
Je n'épargnai jamais périls, peine, ni soin,
J'entrai dans leurs projets, j'épousai leur querelle,
Et je n'eus rien à moi dont ils eurent besoin.

Je n'ai jamais connu l'état de l'abondance;
J'ai prêté cependant, & donné tout mon bien;
Mais l'obligation en étoit fort legére,
Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien;
Et les tresors, qu'on croit chose si nécessaire,
N'ont jamais fait ma passion;
Content d'avoir une ressource
Dans la fertilité de mon invention
Pour pouvoir remettre à ma bourse
Ce qu'en avoit ôté ma dissipation.
Ainsi rempli de confiance
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'est assez donner à la prudence
De garder pour le lendemain
Un peu de sçavoir-faire, & beaucoup d'espérance.
Tout cela soutenu d'assez de fermeté,
Fit sur une simple aparence,
Que ma stoïque indifférence
Passa chez quelques-uns souvent pour dureté.
C'est à cette férocité
Que je dois, tu le sçais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'envie,
Et sçu braver l'adversité.
Ta tendre amitié m'a flatté;

Qu'à

Qu'à cela je mêlai quelques talens de plaire ;
Libertin, & voluptueux,
Avide de projets, cependant pareſſeux,
Noïé dans les plaiſirs, mais capable d'affaire ;
Accort, inſinuant, & quelquefois flatteur,
J'ai ſçu d'un diſcours enchanteur
Tout l'uſage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignit avec adreſſe
Au tour précis à la juſteſſe,
Le charme de la fiction :
Heureux ! ſi détrompé d'une erreur qui m'abuſe,
J'avois pu réſiſter au ſéducteur plaiſir
De pouvoir quelquefois occuper le loiſir
Des Héros, que ſouvent a diverti ma Muſe !
Chapelle par malheur rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeuneſſe
De ce poiſon fatal qui coule du Permeſſe,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour propre en une douce yvreſſe :
Cet eſprit délicat, comme moi libertin,
Entre le tabac & le vin,
M'aprit ſans rabot & ſans lime,
L'art d'atraper facilement,
Sans être eſclave de la rime,

Ce tour aisé, cet enjouement
Qui seul peut faire le sublime :
Que ne m'ont point couté ces funestes talens !
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque sornette,
Je me vis tout en même tems
Affublé du nom de Poëte ;
Dès-lors on ne fit de chanson,
On ne lâcha de Vaudeville,
Que sans rime ni raison
On ne me donnât par la ville ;
Sur la foi d'un ricannement
Qui n'étoit que l'éfet d'un gai tempéramment,
Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Personne devant moi ne seroit ridicule.

Ils m'ont fait là-dessus mille injustes procès,
J'eus beau les souffrir & me taire,
On m'imputa des Vers que je n'ai jamais faits,
C'est assez que j'en sçeuse faire.
Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argensons,
Qui réglent la Police, & corrigent la France,
De mettre les rimeurs aux Petites-Maisons,
Et de détruire ainsi cette maudite engeance ?
Cet ordre salutaire eût en moi réprimé

Cette

Cette démangeaiſon que Calliope inſpire,
Et je n'euſſe jamais rimé.
Cependant quoi qu'on puiſſe dire,
J'atteſte ta ſincérité,
Que toujours partiſan de la ſimplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité,
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté;
Tu ſçais bien, malgré l'injuſtice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice,
Ni des erreurs ni du caprice
De mon imagination;
Il eſt un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois ſenſible à mon cœur,
Où j'ai bien pu par imprudence
Jetter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui trompés par la vrai-ſemblance,
Aſſez ſouvent m'ont reproché
Que galant ſans être touché,
Je n'avois de l'amour que la ſeule aparence,
Qu'avec l'eſprit d'Hilas j'eus ſa legéreté,
Et que dans mes écrits avec trop de licence
J'ai dogmatiſé l'inconſtance,

Et prêché l'infidélité.
C'est ici que mon innocence
A besoin que ton assistance
Favorise la vérité,
Et vienne prendre la défense
De mes vrais sentimens, & de ma loïauté ;
J'étois né vertueux, j'eusse été plus fidéle
Que ne fut jamais Céladon,
Que j'avois choisi pour modéle ;
Mais qui ne deviendroit fripon
Parmi ce peuple d'infidéles,
A qui l'Amour prête ses aîles
En lui donnant ses agrémens,
Qui même de ses changemens
Sçait tirer des graces nouvelles ?
Marquis, à qui le fond de mon ame est connu,
Tu sçais que mon cœur prévenu
Long-tems pour un objet aimable,
Ne pouvant se résoudre à le trouver coupable,
Malgré son infidélité,
Chercha dans la nécessité
D'un changement inévitable
Des raisons pour rendre excusable
Parmi tant d'agrémens, tant de legéreté :
L'Amour a des Casuistes

D'avis

D'avis fort différens dans sa Religion;
Il a ses Escobars, il a ses Jansénistes,
Dont l'austére opinion
Banit tout libertinage,
Et fait un dur esclavage
D'une douce passion,
Pour moi, moins rigoureux, je crois sur la tendresse
Qu'il faut un peu passer à l'humaine foiblesse
Quelques legers égaremens;
Il est de dangereux momens
Où l'amoureuse frénésie ...
Mais sans aller plus loin pousser l'Apologie,
Il est, il est encor un ascendant vainqueur
Qui de tous ces défauts a corrigé mon cœur;
Devenu constant & fidelle
Il brûle d'une ardeur désormais éternelle,
Et livré tout entier à qui l'a sçu charmer,
Il sert encor un Dieu qu'il n'ose plus nommer.

Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ses défauts, fit ce Portrait trop beau;
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce Tableau
A de ton amitié mérité l'indulgence,

Parles-en

Parles-en quelquefois ; & que la médisance
Par malice, ou par ignorance,
N'ose pas d'un Quatrain barbouiller mon tombeau.



EPITRE
A MADAME LA PRINCESSE DE CONTY,

Sur ce qu'elle s'amusoit pendant les voïages de Meudon, à parler en Rébus, & en Enigmes, le 26. Janvier 1703.

CEssez d'affecter un langage
Où régne tant d'obscurité,
Vous, dont l'esprit eut en partage
Les graces, la justesse, & la vivacité:
Déja le Dieu de l'Eloquence
En a porté sa plainte aux Cieux,
Minerve au Souverain des Dieux
Demande raison de l'offense;
Elle, dont vous tenez la persuasion
Qu'elle plaça sur votre bouche,
Et cet agrément qui nous touche

Dans

Dans votre converſation :
On s'en plaint au Parnaſſe, on en gronde à Cythère,
Les Muſes, les Amours choqués également,
En tous lieux diſent hautement,
Que lorſqu'en ſes diſcours on a le don de plaire,
Il ne faut que parler tout naturellement.
Princeſſe, quittez donc logogriffe & rébus,
Ce ſont les vains éforts des eſprits de bibus ;
Sçachez qu'en vous la parole
Ne doit être ſimplement
Que le gracieux ſimbole
De ce que vous penſez ſi délicatement ;
Et comme cent rares merveilles
Charmeront tous les yeux dès que l'on vous verra,
Vous enchanterez les oreilles
De quiconque vous entendra,

Comme je ſçai pourtant qu'il ne faut pas s'opoſer directement aux goûts des grandes Princeſſes, & que votre A. S. eſt preſentement dans le goût des vaticinations.

Voilà certaine Centurie
Que Merlin Cocaïe en mourant,

Plein

Plein d'un esprit de prophétie
Laissa dans les mains de Morgant :
Cet homme fertile en goguettes
Qui sur les boutons de son nez,
Le premier porta des lunettes
En jouant son argent aux dés.



CENTURIE.

Lorsque Don Meu, cet illustre Chartreux,
Fera par Ducs, fréquenter son beau Cloître;
Qu'il le rendra plus vanté, plus fameux
Qu'en Dauphiné Chartreuse ne peut être;
Fille de Mars tirera du tombeau
De Desacords joïeuses bigarures;
Et l'on verra sous burlesques figures;
Rébus, Bouquins, maint & maint Cocardeau;
Mauvais plaisans, mauvais Poëtes,
Grimper hardiment au coupeau
Du mont d'où d'écoule cet eau
Qui fait rimailler des fornettes.

Voilà une Prophétie qui pouroit bien attirer sur moi un orage d'injures de la part de ces Messieurs, dont la Cabale par malheur est trop forte; mais je me mocque d'eux, j'étois seul quand j'ai osé dire à V. A. S. ses vérités, & les leurs.

EPITRE

EPITRE

A M. LA MARQUISE DE L.

Ecrite de Fontenay au mois de Mai 1705.

LOin de la foule & du bruit,
Je ſuis dans mon Château, comme vous dans le vôtre,
Car ne ſe peut prendre pour autre
Que pour Château votre réduit ;
Et croiriez une baliverne
Si ſur la foi d'une lanterne,
Qui de par d'Argenſon vous luit,
Vous penſiez qu'être aux Incurables
Entre gens un peu raiſonnables,
Ce ſoit demeurer à Paris :
Entre nous autres beaux eſprits,
Nous, qu'en nos dits & nos écrits
Toujours la juſteſſe accompagne,
Je vous le dis, & le redis,
Vous demeurez à la campagne,
Et pour moi maintenant j'y ſuis :

C'eſt là,

C'eſt là, que plus touché d'un ruiſſeau qui murmure,
Que de tous ces vains ornemens,
Fils de l'art & de l'impoſture,
Je me fais des amuſemens
De tout ce qu'à mes yeux preſente la Nature.
Quel plaiſir de la voir rajeunir chaque jour!
Elle rit dans nos prés, verdit dans nos boccages,
Fleurit dans nos jardins, & dans les doux ramages
Des oiſeaux de nos bois, elle parle d'Amour:
Hélas! pourquoi faut-il par une loi trop dure,
Que la jeuneſſe des ſaiſons
Qui rend la verte chévelure
A nos arbres, à nos buiſſons,
Ne puiſſe ranimer notre machine usée,
Rendre à mon ſang glacé ſa premiere chaleur,
A mon corps, à mes ſens, leur premiere vigueur,
Et d'eſprits tous nouveaux réchauffer ma pensée?
Sur tout rendre à mon cœur ces tendres ſentimens,
Ces tranſports, ces fureurs, ces précieuſes larmes,
Qui de nos jours font l'unique Printems,
Et dont un cœur usé ne connoit plus les charmes?
Alors vous me verriez cent fois à vos genoux
Vous redire combien vous me ſemblez aimable,
Vous jurer que le Ciel me fit exprès pour vous,
Que mon attachement ſera tendre & durable:

Que

Que dans l'imagination
Quelque chofe de fimpatique
Prépare entre nous l'union
Par où l'amour au cœur fe communique :
Enfin ; fans vous chercher cent autres agrémens,
Que vous avez tous les talens
Que je fens qu'il faut pour me plaire ;
Ainfi je parlerois dans ces bienheureux tems,
Mais je dois maintenant me taire.



EPITRE
DE M. L'ABBE' C***
A M. L. DE CHAULIEU,
EN 1703.

TU veux, Chaulieu, que je fasse des Vers,
Pour mieux parler qu'en prose je rimaille;
J'en vais donc faire ici vaille que vaille,
Non, comme toi, qui vole dans les airs;
Mais puisqu'enfin en ton nom je travaille,
Je marcherai sur les pas de Névers.
Ma Muse, hola! ne sois point ironique;
Trop jeune encor pour faire la critique,
N'attaque point un enfant d'Apollon,
Frere d'ailleurs de l'aimable Bouillon;
Chante plûtôt son esprit, & sa grace,
C'est le chemin pour monter au Parnasse,
Jamais Phébus ne fut sourd à ce nom.

Mais pour chanter cette charmante Sœur,
Je suis encor trop indigne rimeur;

A toi, Chaulieu, en apartient la gloire,
Son nom par toi tranſmis à la mémoire,
Par tes beaux Vers célébré mille fois,
Dédaigneroit une ſi foible voix:
Partout la tienne emporte la victoire;
Qui mieux que toi d'un vol audacieux,
Peut célébrer nos Héros & nos Dieux?
Qui mieux que toi peut chanter une Belle?
Te ſouvient-il, Abbé, de ces beaux yeux,
Dont trop long-tems tu fus Amant fidelle?
C'étoit pourtant une ſimple mortelle,
Et par tes Vers tu l'élevois aux Cieux:
Libre à preſent, & ſans inquiétude,
Tu vis content, & tu fais ton étude
De la tranquile & ſage volupté;
Heureux Chaulieu, jouis de ta ſageſſe,
Et d'un Ami, ſi tu plains la foibleſſe,
N'inſulte point à ſa fragilité,
Par les conſeils de la Philoſophie,
Aide plûtôt cet Ami malheureux,
Tens-lui la main, quand ſa raiſon s'oublie,
Pour le ſauver d'un écueil dangereux
Qu'il a trouvé dans les yeux de Silvie:
Quand tu verras, cher Chaulieu, ſes beaux yeux,
Prens garde alors qu'imitant ma folie,

Malgré toi mon rival tu n'en sois amoureux;
Mais non, je connois la droiture
De ton esprit, & de ton cœur,
Fidéle Ami, fidéle à ton maître Epicure,
Dans le parfait repos mettant tout ton bonheur;
Tu suis les lois de la sage Nature,
Et brave les périls sans connoître la peur.
Ainsi tu la verras, Chaulieu, d'un œil traquile,
Pour te sauver d'un regard enchanteur,
La raison sera ton azile:
C'est de cette raison que j'attens mon secours;
Dis-moi cent fois que dans mes plus beaux jours,
Dans ma plus brillante jeunesse,
Je ne trouvois dans ma Maitresse
Que des dehors trompeurs, que de lâches détours,
Qu'après en avoir fait le triste aprentissage,
Pourquoi d'un faux espoir me flattant à mon âge,
De nouveau m'embarquer dans de folles amours?
Je suis à peine échapé d'un naufrage
Que je cherche à courir sur de nouvelles mers,
A peine sorti d'esclavage
Que je reprens de nouveaux fers;
La raison m'en défend l'usage,
Sans cesse je l'entens me crier: Tu te pers;
C'est par toi, cher Chaulieu, par ta voix secourable,

Qu'elle

Qu'elle vient rallier mes esprits écartés,
Ah ! fuïons désormais ces volages beautés,
Et dans un doux loisir, dans un repos durable,
Cherchons d'autres félicités.
Heureux d'aimer tous deux le plaisir de la table,
Tu rens de tes propos tes amis enchantés,
Là dès ce soir de ta douce morale,
Philosophe voluptueux,
Qu'en mots choisis ton éloquence étale,
Viens nous déveloper les tresors précieux :
Perrigny s'y rendra plein de propos joïeux,
La Farre l'attendra tranquile dans sa chaise,
Et pour moraliser tous ensemble à notre aise,
Sonning nous fera boire un vin délicieux.



AUTRE EPITRE
DE M. L'ABBE' C***
A M. L. DE CHAULIEU.

A Bien parler nul plus que vous n'excelle,
Nul ne ſçait mieux étaler en beaux dits,
Diſcours moraux, & propos de ruelle,
Et mieux encor mêler dans vos écrits
Le ſérieux avec la bagatelle.
Tout eſt enfin chez vous au plus haut prix,
Vous poſſédez vieux & nouveau langage;
Veut-on parler comme au tems d'Amadis,
Qui mieux que vous en ſçait le badinage?
Maître Clément ne parloit mieux jadis;
Mais vous parlez ſi peu que c'eſt dommage:
Or me direz, à quoi tend ce diſcours?
Voudrois-je point avec ce préambule,
Faire avec vous la patte de velours,
Et comme on dit, vous dorer la pilule?
De moi n'aïez un pareil ſentiment,

Et

Et je ferois par trop mauvaiſe affaire,
Picard groſſier, contre matois Normand,
Point ne me frotte à ſi fort adverſaire:
Venons au fait; parlons confidemment,
Car entre amis on parle avec franchiſe,
Vertu ſans prix dont l'uſage perdu
Peut ſe trouver encore parmi l'Egliſe,
Non pas en tous; le zéle eſt morfondu
Dans bien des cœurs, on ne voit que grimace;
Plus d'amitié, feinte regne en ſa place,
Diſcours trompeurs, le monde eſt aujourd'hui
Rempli de fraude, & la vertu bannie
Ne trouvant plus d'azile ni d'apui,
Bien qu'à regret, d'ici-bas eſt partie;
Toi, qui toujours confiant, naturel,
Malgré les lieux où tu pris la naiſſance,
N'as point ſuccé dans le lait maternel
Ce triſte abus qui flétrit l'innocence;
Aprens-moi quel heureux ſecours
D'une ſi maligne influence
A juſqu'ici ſauvé tes jours?
Si tu fus ſage en ta jeuneſſe,
Parmi l'éclat & les grandeurs,
Avec une égale ſageſſe
On te vit Abbé ſans baſſeſſe,

Méprifer les apas trompeurs
De cette volage Déeffe,
Qui sembla t'offrir ses faveurs ;
Et tu vis fage en ta vieilleffe.
Heureux qui tôt ou tard peut s'en defabuser,
Et qui de son esprit fixant l'inquiétude,
Fait sa premiere & principale étude
Du peu qui reste à vivre, & sçait en bien user !
Mais sans pouffer plus avant la morale,
Profitons du present, peut-être dès demain
Nous descendrons tous deux fur la rive infernale,
Et pafferons tous deux fans peur l'onde fatale,
De là par le plus court chemin,
Mercure avec son Caducée
Nous prenant tous deux par la main,
Nous conduira dans l'Elisée,
Où déja ta place eft marquée
Auprès de ce fameux Romain,
Qui chanta les travaux d'Enée.



REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU, AUX DEUX LETTRES DE M. L'ABBÉ C***

ABbé, dont le discours flatteur,
Qu'avec grace ta Muse étale,
Vient par un murmure enchanteur
Tâcher d'endormir ma morale;
Tu crois qu'avec avidité,
Déja l'amour propre enchanté,
Avale la délicatesse
D'un poison si bien aprêté;
Je sens malgré ma vanité,
Que je dois à ta politesse
Beaucoup plus qu'à la vérité:
Il faut avouer sa foiblesse,
J'en conviens, puisque tu le veux,
Né sensible & voluptueux,
Source où tous mes défauts ont pris leur origine,

Tantôt

Tantôt trompé, tantôt heureux,
J'ai vécu souvent amoureux,
Toujours d'humeur si libertine
Dans l'engagement que j'ai pris,
Qu'au mépris des Pasteurs fidéles,
Mon amour eut toujours des aîles
Aussi bonnes du moins que celui de Cloris:
Ovide, que je pris pour maître,
M'aprit qu'il faut être fripon;
Abbé, c'est le seul moïen d'être
Autant aimé que fut Nazon;
Catule m'en fit la leçon;
Pour Tibule, il étoit si bon
Que je crois qu'il auroit dû naître
Sur les rivages du Lignon;
Et qu'on l'eût placé là peut-être
Entre la Farre & Céladon:
L'Amour fut-il jamais fait pour être durable?
C'est le feu d'un éclair, un peu solide bien,
C'est un songe enchanteur, un fragile lien
Que ne forme & ne rompt rien qui soit raisonnable:
Le Pere des Héros, ce Dieu si redoutable,
Que la Victoire suit par tout dans les combats,
Avoit beau paroître adorable,
Sa Maitresse ne laissa pas

De

De découvrir à nû ses plus secrets apas
Au Berger qui parut aimable
A la femme de Menelas :

Chez moi tous les amusemens
Ont encore une libre entrée,
Mais fut-ce une chaine dorée,
J'en hais tous les attachemens :
Pour toi, qu'un teint vif & fleuri,
Et la perruque bien poudrée,
Flattent d'être le Favori
Encor de quelque migeorée,
Goûte l'erreur des passions,
Etens tout au plus loin les bornes du bel âge,
La moindre de tes actions
Vaudra bien mieux que la plus sage
De toutes mes réflexions ;
Moi qui sent qu'à grands pas la vieillesse s'avance,
Et qui par mille changemens
Connois déja la décadence
Qu'aporte le nombre des ans,
Dans une douce non-chalance
Je jouis du Printems, du Soleil d'un beau jour,
Je vis pour moi, content que ma seule indolence
Me tienne lieu de biens, de fortune, & de Cour ;

Si

Si j'ai du goût pour quelque Belle,
Je trouve des plaisirs, & n'en crains point de maux;
Je ne veux que boire avec elle,
Et me mocquer de mes rivaux.
Revenu des erreurs, après de longs détours,
Comme moi vous aurez recours
Quelque jour aux leçons de la Philosophie,
Qui ne déçut jamais le sage qui s'y fie,
Et dont j'ai si souvent éprouvé le secours.

C'est elle qui me fait avec tranquilité
Regarder fixement le terme de la vie;
Occupé seulement du soin de ma santé,
Jaloux jusques à la folie
Des douceurs de ma liberté:
L'avenir sur mon front n'excite aucun nuage;
Et bien loin de craindre la mort,
Tant de fois battu de l'orage,
Je la regarde comme un port
Où je n'essuirai plus tempête ni naufrage.



EPITRE

EPITRE

DE M. L'ABBE' C***

Quand il entra dans ſa nouvelle maiſon,

A M. L'ABBE' DE CHAULIEU.

ABbé très cher, quand viendras-tu chez moi
Faire un eſſai de ta convaleſcence ?
Choiſi le jour, je te jure ma foi
Que je l'attens avec impatience :
Pour t'éprouver de plus d'une façon,
Ami, j'aurai de quoi te ſatisfaire,
Et ſur ce point n'ai beſoin de leçon,
Vins à choiſir, Brune faite pour plaire,
Au doux parler, au maintien gracieux,
Propre ſur tout à l'amoureux miſtére,
Même un peu trop, Abbé, pour un goutteux :
Plus n'en dirai, le reſte eſt ton affaire.

REPONSE

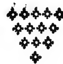
REPONSE
DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,
EN MESME STILE.

BIen connoissois d'officieux talens
Que sur ta bonne & facile nature
Avoit enté dès tes plus jeunes ans
Ce gentil Dieu qu'on apelle Mercure ;
Dieu des Fripons, des Ribleurs, des Ribauds,
Dieu plus encor d'autres rimes en aux,
Dont autrefois je faisois grande mise,
Mais qu'entre Abbés je n'ose plus nommer ;
Tant par respect que l'on doit à l'Eglise,
Que pour raison que de leur entremise,
N'ai le besoin qui me les fit aimer :
Ce Dieu qui sçait que tu cherches à plaire
A tes Amis, t'a montré la façon
Dont convenoit de meubler ta maison,
Et tout ainsi qu'on les meuble à Cithère,
Canapé large, amples & bons carreaux,
Sophas douillets, force lits de repos,

Dont plût à Dieu que puisse faire usage
Aussi fréquent que le voudroit mon cœur !
Que si n'ai plus ma premiere vigueur,
Ce qu'il m'en reste & beaucoup de courage
Me peut encor tirer avec honneur
D'un mauvais pas, où mon penchant m'engage :
De plus en moi l'Amour est beau parleur,
Maître je suis encor en son langage ;
Et sçai très-bien d'un tendre badinage
L'amusement, & le tour enchanteur :
Par quoi bien-loin dans le penchant de l'âge,
D'en éviter la fatale douceur,
Je cherche encor quelque charme vainqueur,
Dont le pouvoir me rattache à la vie ;
Et malgré moi remette dans mon cœur
Ce battement, cette douce chaleur,
Qui sans pitié par les ans m'est ravie ;
Malheureux qui bannit une si douce erreur,
Et que la peur du ridicule
Asservit aux leçons d'un triste raisonneur,
Dont tout le beau sermon d'un moment ne recule
L'instant où l'Acheron nous attend sur ses bords ;
Et qui de ses plaisirs se faisant un scrupule,
Meurt déchiré de cent remords.
Ah ! que Desy*** la gloire de notre âge,

Et

Et l'Epicure de son tems,
Connut bien mieux quel est l'usage
Que doit faire de ses momens
Le parfait Philosophe, & l'homme vraiement sage!
Jusques au dernier de ses jours,
Il porta constamment pannetiere & houlette;
Et dans les bras de ses amours
Expira mollement au son de la musette;
Cherchant parmi ces doux accords,
Prêt à descendre chez les morts,
A se faire une route aisée;
Voluptueux même en sa fin,
Il sema de fleurs le chemin
Qui le mena dans l'Elisée:
Mais sans aller tant raisonner;
Quand trouverai corps gentil & cœur tendre,
Qui voudra bien la goutte me donner;
Je suis, Abbé, tout prêt à la reprendre.



EPITRE

EPITRE
DE M. L'ABBE' C***
A M. L. DE CHAULIEU,
Le premier jour de l'année 1707.

LE premier jour de l'an mil ſept cens ſept,
Salut en Vers un tien Ami t'envoie ;
Puiſſent tes jours filés d'or & de ſoie,
Dans celui-ci couler à ton ſouhait,
Sans qu'on te paie en billets de monnoie !
Cela poſé, je te dirai tout net,
Ce que de toi je veux par ce billet ;
De Virgouleuſe une demi-douzaine,
Nombre pareil du plus beau Saintgermain,
Fais mieux encore, une corbeille pleine
De fruits choiſis, & rangés de ta main,
Fort à propos me viendroit pour demain,
Et devers moi te tiendroit lieu d'étrenne.
Tu me diras, ſans doute avec raiſon,
Tes fruits ſont bons, mes Vers ne valent guére ;

Or ne vas point le prendre ſur ce ton :
J'en ſuis d'accord, & voudrois en mieux faire ;
Que ſi par là ne puis te ſatisfaire,
Faut eſſaïer de quelqu'autre façon,
A te mander choſe qui puiſſe plaire :
Et la voici ; me vint hier un dindon
Du bon pays, d'où trois fois la ſemaine
Les Coquetiers arrivent à foiſon
Sur certain quai, près la Samaritaine :
A ce dindon ſont jointes deux perdrix,
Rouges, s'entend, & d'un fumet exquis ;
Pour les manger prens jour avec la Farre,
Quatre ſerons, ſans plus, tu m'entens bien :
Lors fuſſes-tu de tes fruis plus avare,
Tu conviendras qu'il y va plus du mien,
Car bien je ſçais quel ſort je me prépare,
Et qu'en tel cas tous deux ne valez rien.



REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

REçois mes fruits, qu'avec toi je partage,
Pour régaler ces petits Dieux badins,
Qui dans tes Vers viennent me rendre hommage,
En me prenant pour le Dieu des Jardins.

Et plût à Dieu que ta gente pucelle,
Ainsi comme eux me prit pour ce Dieu-là!
Point ne réponds lors de t'être fidelle,
Car trop bien sçai qu'Amour même en rira.

Jamais ce Dieu ne connut de morale:
Ce qui me plaît peut me rendre fripon:
Des gens d'honneur petite est la cabale,
Depuis la mort du pauvre Céladon.

Or en ce point tout ce qui me console,
Et qui me doit excuser près de toi,
C'est que du moins, si ne vaux une obole,
La Farre encor certes vaut moins que moi.

AUTRE REPONSE

A M. L'ABBÉ C***

Qui lui avoit écrit de Sully, conjointement avec M. de V...

J'Avois résisté jusqu'ici, Monsieur l'Abbé, à toutes vos coquetteries, mais il faut avouer ma foiblesse ; je n'ai pû tenir contre le pâté de perdrix, dont vous m'annoncez l'agréable arrivée par votre Lettre : j'ai senti avec plaisir que mon apétit & mon estomach étoient en moi plus forts que l'amour propre ; transporté d'une reconnoissance gloutonne, qui m'a tenu lieu d'enthousiasme, je me suis écrié :

Vous dont le teint fleuri respecté des années,
Fit toujours les souhaits des beautés surannées,
Convive aimable, Abbé Courtin,

Qui

Qui veux quelque cher qu'il t'en coûte,
Et toujours répandre du vin,
Et toujours te donner la goutte,
Qui jamais ainsi n'aura fin :
Quand arriva l'Epître vôtre
J'étois gisant sur le grabat,
Et le rhume qui tout abat,
Tenoit Palaprat dans un autre,
Gisant comme moi tout à plat :
Avouez que sans imprudence,
Rimeurs en état si piteux,
Ne peuvent rompre le silence ;
Car d'un corps foible & langoureux
L'esprit ressent la décadence ;
Et le chagrin de la souffrance
Eteint le brillant de ces feux
Qu'allument la santé, les plaisirs & les jeux
Dans le sein de l'intempérance :
Et puis Messieurs, les beaux esprits,
Qui veut vous faire une réponse,
Plus d'une fois sur ses écrits
Doit passer la pierre de ponce :
Ainsi point ne serez surpris,
Que ces contre-tems, ces obstacles

Aient fait cesser les Oracles
Que Bacchus rendoit au Pourpris
Du Temple, où se faisoint miracles
Autant qu'à Temple de Paris.

N'allez pas croire au moins, Messieurs, que j'aie voulu vous faire une réponse en forme ni méditée. Pour achever de me guérir d'une fluxion horrible que j'ai eue depuis un mois sur les yeux, je me purgeai hier, & la médecine me fit évacuer ces malheureux Vers que je vous envoie, qui, je crois, faisoient la matiére corrompue de tous les maux que j'ai soufferts. Car comme a très-bien dit M. A. maudit est de Dieu & bien malade qui toujours vérsifie : Si faut-il bien pourtant que je réponde deux mots à ce favori d'Apollon;

Qui sous l'ombre d'une fleurette,
Nous a tiré tout doucement,
En badinant une éguillete;
Mais le tout avec agrément.

Pour

Pour vous ſucceſſeur de Villon
Dont la Muſe toujours aimable,
Fait de Sulli, ce beau vallon
Que nous a tant vanté la Fable;
Sçachez que ſi dans nos repas
Par quelque gentil Vaudeville,
Nous avons réprimé les fats,
Qui ſans nous inondoient la Ville;
Jamais notre malignité
Ne ſentit l'aigreur de la bile,
Et jamais toute la gaieté
De notre Troupe encline à rire,
Ne paſſa juſqu'à l'âpreté
De la plus legére Satire:
Suivez ces utiles leçons,
Et toujours occupé de plaire,
Cueillez au jardin de Cythère
Des fleurs pour orner vos chanſons:
C'eſt là qu'Amour avec ſa Mere
Tient école de ſentiment,
Et répand certain enjouement
Sur nos Vers, & cette molleſſe
Où ni les brillans ni les traits,
Ni toute la délicateſſe

De l'esprit n'atteindra jamais ;
Et dont votre Muse badine,
De jour en jour plus libertine,
Nous fait sentir tous les attraits.

En voilà trop pour un malade, & même assez pour un convalescent.

Quant à notre Pere Prieur,*
Qui sans avertir, souvent pince,
Jusqu'à son humble Serviteur ;
Il ne veut plus être rimeur,
Et s'est mis à faire le Prince ;
De sa table, qui n'est pas mince,
A de joïeux Compotateurs,
Il fait lui-même les honneurs,
Mieux qu'aucun Seigneur de Province.

Il ne me reste qu'à prendre congé de vous, Messieurs, & à vous donner Salut & Bénédiction.

Dans

* Feu M. le Grand-Prieur de Vendôme ouvrit sa table dans ce tems-là.

Dans votre séjour enchanté
Buvez frais, faites chere lie,
Dieu vous donne prosperité,
Son Paradis en l'autre vie,
Dans celle-ci joie & santé :
Goûtez bien votre oisiveté,
Et bornez aux plaisirs votre Philosophie.



EPITRE

EPITRE
DE MONSIEUR LE DUC DE NEVERS,
De Lion où il étoit avec Madame la Ducheſſe de Bouillon,
A M. L'ABBE' DE CHAULIEU.

PAr Saint-Cir!
De plaiſir
J'euſſe été
Tranſporté,
Si Chaulieu
Dans ce lieu
Fut venu!
Il eût vu
Les Penons,
Gens très-bons;
Il eût fait
A ſouhait

Des

Des repas
Maigres, gras;
Eût mangé,
Devoré
Des Saulmons,
Des Chapons,
D'excélens
Ortolans;
(Mets exquis!)
Des Perdrix,
Des Canards,
Des Guignards;
Il eût bu,
(Bien repu)
De ces vins
Les plus fins;
Mais Paris,
Lieu sans prix
Et sans pair,
Fait filer
Ses beaux jours
Aux amours:
Quoi qu'encor
De Saint-Maur
Ses esprits,

Solent

Soient épris,
Que charmé,
Qu'enflamé
De Phébus,
De Bacchus,
Force fruits
Soient produits
Par Clion,
Le Baron
De ce lieu
Demi Dieu,
Mécénas
Plein d'apas
Le lança,
Le plaça
D'un plein ſault
Au plus haut
D'Hélicon :
Que ſon nom
Si vanté
Soit chanté
En beaux Vers
Sur des airs
Du Levant
Au Couchant !

Revenons
Aux Penons,
Bonnes gens,
Complaiſans,
Généreux;
Contens d'eux,
Nous partons,
Et quittons
Ce païs
Pour Paris.
Un Abbé
Abſorbé
Dans Comus,
Dans Vénus,
Tout charmant,
Eſt l'aimant
Qui nous fait
Sans regret
Nous hâter
De quitter
Ce beau lieu,
Pour Chaulieu.

REPONSE

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
En Octobre 1703.

GRand Nevers,
Si les Vers
Découloient
Jailliſſoient
De mon fond,
Comme ils ſont
De ton chef,
Derechef,
J'aurois ja
De piéca
Répondu :
Confondu,
Je me ſens,
Et me rens :
J'ai frotté,
J'ai gratté
Occiput,

Sinciput,

Sinciput,
Ma ſoi rien
Ne vient bien:
Comme toi
Près de moi
Si j'avois
Ou tenois
Dans mes bras,
Les apas
De ta Sœur
Dompte-cœur,
Enchanté,
Tranſporté,
Rimerois,
Chanterois
Rime en on
De Bouillon,
Doux aimant!
Nom charmant!
Tu me peux
Si tu veux
Rajeunir
Sans bouillir
Comme Ezon,
Un garçon

Fort gaillard
D'un vieillard
Tu feras,
Et rendras
A l'amour
Un soiecour,
Et ce dont
Besoin ont
Mes Cloris
A Paris,
Près de qui
Dieu merci
Tes broquarts
Goguenards
M'ont tondu,
M'ont perdu :
Cependant
En servant
Ma Cipris,
Mal j'ai pris,
Dont le pied
Dolent j'ai :
Muse hola!
Brisons-là ;
Et venons

Aux

Aux Penons,
Bonnes gens
Excellens
Pour un mois;
Mais pour trois
Serviteur:
Leur bonheur
Nous rend tous
Trop jaloux:
Revenez,
Ramenez
Jeux & ris
A Paris.

Revenez donc promptement,
Revenez, couple adorable,
Cedez à l'empreſſement
Qu'on a de ſe voir à table,
Avec vous paſſer des jours,
Qui filés d'or & de ſoie,
Font toujours naître la joie
Et badiner les Amours:
On ſent la vapeur legére
Déja de maint vin nouveau,
Qui tout ſortant du berceau,

Pétille dans la fougére,
Et menace le cerveau;
Et l'on m'écrit qu'à Surène
Au cabaret on a vu
La Farre, & le bon Silêne,
Qui, pour en avoir trop bu,
Retrouvoient la porte à peine
D'un lieu qu'ils ont tant connu.



EPITRE

EPITRE
DE MONSIEUR LE COMTE D'HAMILTON, SOUS LE NOM DE MADAME LA COMTESSE DE STAFFORT, A L'ABBÉ DE CHAULIEU.

VOus allez être dans un bel étonnement, non-ſeulement de ce que je vous écris, mais de ce je fais des Vers pour vous; il ne tiendroit qu'à moi de vous dire, que n'aïant pu vous laiſſer dans l'erreur où vous êtes de mon averſion pour la Poëſie, j'ai voulu me juſtifier par une preuve convaincante du contraire ; mais j'ai trop de ſincérité pour ne vous pas avouer que j'avois tant vu de miſérables Vers ſur toutes ſortes de ſujets, que je deſeſpérois d'en voir ja-

mais de bons, & que j'avois pris le parti de renoncer à cette lecture ; & comment n'y aurois-je pas renoncé ? vous êtes ſi rétif quand il eſt queſtion des vôtres, qu'il faut être de Saint-Maur ou de l'Hôtel de Bouillon pour avoir le plaiſir d'en voir, cependant vous me voyez racommodée avec la Poëſie tout d'un coup, & voici de quelle maniere. Je m'étois miſe à rêver il y a trois ou quatre jours dans l'endroit le plus écarté du jardin, lorſque je vis ſubitement paroître une figure qui me ſurprit d'abord : ſon habillement ne convenoit point aux lieux où nous étions, cependant je crus la reconnoître, & dans le tems que j'ouvrois la bouche pour lui demander ce qu'elle faiſoit à Pontcallier dans ſon habit d'Opera.

Non je ne ſuis point la Maupin,
Dit-elle, je ſuis cette Muſe
Qui pour le Berger Flammarin
Fit rimer l'illuſtre la *Suze*.

Fi,

Fi, Mademoiſelle ; ou qui que vous ſoyez, lui dis-je, retirez-vous, s'il vous plaît, avec vos Elégies éternelles, & ces longues fadeurs dont..... Quoi, Madame, dit-elle en m'interrompant, ſon exemple ne vous donne point d'émulation, vous avez plus d'eſprit qu'il n'en faut pour vous ſignaler ſur les traces des Saphos modernes, dont les écrits rempliſſant depuis peu vos théâtres, font les délices des Princes & Princeſſes les plus éclairés, & de l'aveu d'une célébre Académie remportent le prix de tous les Vers ; imitez-les, allez à l'immortalité par la même route, je vous réponds du ſuccès :

Qui, moi, je ſerois de ces folles,
Lui dis-je, qui par l'univers
Sément leurs caprices divers
Dans un tas d'ouvrages frivoles ?
Et qui rimant quelques paroles
Où le bon ſens eſt à l'envers,
S'imaginent faire des Vers :
Vous ne ſçavez ce que vous faites,

Vous, & votre maître Apollon,
De donner cours à leurs sornettes:
Passe encor pour des chansonnettes,
On peut les souffrir sur ce ton;
Mais que le Coturne en cornettes
Retentisse au sacré Valon,
Vous ni votre maître Apollon,
Vous ne sçavez ce que vous faites.

Je vis bien que la liberté que je prenois déplaisoit à la Muse, je ne sçai même si elle ne fut point tentée de m'abandonner à mon ignorance; mais comme ces sortes de Déesses ne veulent point avoir le démenti de ce qu'elles entreprennent, elle me presenta du papier, de l'encre; & m'aïant mis la plume à la main, malgré toute ma résistance, voici ce qu'elle me dit.

A mes ordres il faut se rendre;
Je suis ici pour vous aprendre
Du Parnasse tous les secrets;
L'amusement a des attraits,

Et

Et pour peu qu'on ait l'eſprit tendre,
On fait des Vers à peu de frais ;
Vous avez beau vous en défendre,
Vous en ferez avec ſuccès;
Mais dans quelque lieu qu'il puiſſe être,
Sur vos Vers conſultez Chaulieu,
Il vous redreſſera peut-être,
Car il a les talens du Dieu
Qui des Poëtes eſt le maître.

Vous voïez mes inſtructions, & la néceſſité où je ſuis de m'adreſſer à vous; ainſi j'eſpere que vous voudrez bien m'écrire pour me former au bon goût des Vers : je vous en demande inſtamment, Monſieur, & je vous prie de croire que je ſuis

La Comteſſe de STAFFORT.
A Pontcallier, le 23. Juin 1704.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

AVez-vous bien le courage, Madame, de me demander des Vers, vous qui d'un seul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'aprenant que vous les haïssiez mortellement, & que jamais vous ne choisiriez cette lecture pour vous amuser ?

Semblable à cette parole
Qui débrouilla le cahos,
Lâcha les enfans d'Eole,
Et fonda le Mont-Athos ;
Un mot a glacé ma veine
Et fait tarir la fontaine,
Dont, sous ces beaux arbres Verds,
Il faut boire à tasse pleine
Quand on veut faire des Vers :
Ce mot a fait d'abord disparoître à ma vue
Ce Mont, & son double sommet

Qui

Qui s'alloit cacher dans la nue,
Et sur qui Virgile dormoit;
Pour ces neuf vieilles précieuses,
Qui malgré l'or de leurs haillons,
Ne furent jamais que des gueuses,
J'ai renvoïé ces malheureuses
Troquer avec des revendeuses
Leur cothurne & leur guenillons:
Vous vous étonnerez peut-être
Que ces merveilleux changemens
Ne coutent à vos agrémens
Que le tems de faire connoître
Ce que vous choisissez pour vos amusemens;
Mais vous seriez moins étonnée,
Et vous en jugeriez bien mieux,
Si comme moi persuadée
Vous sçaviez comme moi le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penser, & de la maniere dont je viens de traiter ces pauvres Muses, à qui je sacrifiois avant que j'eusse eu l'honneur de vous connoître, vous croïez bien que ce n'est pas moi qui ai fait ces Vers; il falloit en mettre quelques-

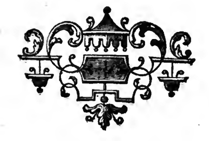
quelques-uns dans une Lettre, pour répondre à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : j'ai envoïé chercher au coin de la rue un garçon Poëte, qui copioit mes Vers autrefois, quand j'en faisois ; & comme les méchantes choses se retiennent aisément, il a apris par malheur à en faire ; vous verrez même bien que c'est lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi dont la métamorphose
Me rend graces à vous à la simplicité,
Je vais désormais de la Prose
Emprunter la naïveté,
Pour mêler avec autre chose
Quelque galante vérité.

Fille d'une illustre Comtesse
Qui sçut par de si doux accords
Allier aux graces du corps
La force de l'esprit, & la délicatesse,
Vous n'aurez jamais besoin
De Muse qui vous anime,
Ni qu'Apollon prenne soin



De vous montrer le ſublime :
Car vous trouverez ſur tout
Dans un Oncle fort aimable
Un maître plus que capable
De vous former au bon goût,



EPITRE

EPITRE
A MADAME LA COMTESSE DE STAFFORT,

Pour la prier de me venir voir pendant que j'avois la Goutte, au mois de Juin 1704.

SI vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être Poëte,
Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma ſanté parfaite.

Malade, en état ſi piteux,
Direz-vous, eſt inguériſſable;
Et puis, que faire d'un goutteux?
La Goutte eſt un mal incurable;
Malgré ces beaux raiſonnemens,
Reſpectez cette infortunée,
En faveur d'illuſtres parens,

Dont

Dont elle a l'honneur d'être née.

La Déesse de la Beauté
Ne dédaigne d'être sa mere,
Le pere de la volupté,
Baccus en veut bien être pere.

Cependant je meurs de douleur,
Malgré sa généalogie ;
Et maudis cet excès d'honneur
Qui de si près aux Dieux m'allie.

Ah quelle réputation
Vous donnera cure si belle !
Au Saint où j'ai dévotion ;
Je donne une vogue nouvelle.
Chacun à vous s'adressera,
Votre Autel paré de guirlande,
Chaque jour de Fête sera
Chargé de mainte riche offrande.

Pour votre honneur guérissez-moi,
Ne trompez pas mon espérance ;
J'ai mis toute ma confiance
A vos yeux noirs en qui j'ai foi.

Que

Que s'ils n'y peuvent réussir,
Au moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal si doux, plus incurable
Que celui qui me fait souffrir;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.



REPONSE

REPONSE DE MONSIEUR LE COMTE D'HAMILTON, AU NOM DE MADAME DE STAFFORT.

VOs Vers ne font pas faits pour attirer la compaffion ; peut-on avoir l'efprit affez libre pour le tour agréable que vous leur donnez ? dans l'état fouffreteux où ils vous reprefentent, on n'a pas envie d'écrire, & la propofition qu'ils me font de votre part me fait fouvenir de ce vieux Conte :

Un Lion Prince cauteleux
Se renfermant dans fa taniére,
Se mit au lit, fit le goutteux ;
De fes fujets d'abord la populace entiére,

Pour

Pour ſa ſanté fit publique priére,
Et je ne ſçai combien de vœux;
Mais comme c'étoit la maniére
D'être alors fort reſpectueux,
Sur tout envers bête ſi fiére,
Ses ſujets ſe tinrent chez eux:
Leur reſpect cependant, & cette humble habitude
Ne tournant pas à ſon profit,
Il fit ſçavoir par un Edit
Qu'il étoit dans la ſolitude;
Publia qu'il étoit permis
A Biches fraiches & dodues,
N'importe comme quoi vétues,
De ſe rendre à ſa Cour, avec tous leurs Amis;
Vous ſçavez le reſte du Conte,
Comme on couroit à ſon apartement,
Et comme à cet empreſſement
Le malade trouvoit ſon compte:
Mais ſans égard à ce ſermon,
Comme je vous crois moins farouche,
Et moins traître que ce Lion,
Votre piteux état me touche,
J'irai donc vous entretenir;
Mais s'il vous faut des yeux noirs pour guérir,
Les miens ſont d'une autre Province;

Et leur influence eſt trop mince
Pour vous empêcher de mourir :
En tout cas ſans façon vous me verrez venir,
En amour vous êtes bon Prince,
Et me laiſſerez revenir.



EPITRE
DE M. D'HAMILTON,
A M. LE C. DE GRAMONT.

Honneur des rives éloignées,
Où Corisande vit le jour,
De Ménodore heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour;
Et d'où l'Astre du jour passant les Pirenées
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir son vaste tour
Devers ces Isles fortunées :
Vous, qui dans une auguste Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées,
Et dans la Guerre, & dans l'Amour.

C'est à vous, Monsieur, que cet écrit s'adresse;

s'adresse ; car à quel autre pouroit-il convenir ? mais vous aurez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous depuis des tems infinis ; & qu'une longue absence doit nous avoir éfacés de votre souvenir ; cependant oserions-nous un peu nous flatter que cela n'est pas ? puisque

Vous n'oubliez jamais personne ;
Témoins dom Brice à Lérida,
Dona Raguez à Barcelône ;
Gaspard Boniface à Breda,
Enfin Catalane & Gascone,
Depuis Bourdeaux jusqu'à Baïone,
De Perpignan à Puicerda,
Et nous vos deux Amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés & paisibles que nous aprenons chaque jour que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais : nos voisins grands nouvellistes, informés des viva-

cités, dont on leur mande que vous surprenez la Cour; nous demandent si vous n'êtes pas le petit-Fils de ce fameux Chevalier de Gramont, dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des Guerres Civiles ? indignés que votre caractére soit si peu connu dans des Provinces où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelques idées de votre mérite, mais qui sommes-nous pour l'entreprendre ? médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour ; comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant trouver pour bien parler de vous ? car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réussir dans une affaire,
Où les talens succombent tous,
Et quelqu'empressement que l'on ait de vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,

Le

Le projet devient téméraire ;
Et des Campagnards comme nous
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pouroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarrassa ; tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'aïant autrefois soutenu des Thèses de Logique, vous en sçavez assez pour être reçu dans cet illustre Corps, & pour y être loué depuis les pieds jusqu'a la tête à votre réception ; tantôt nous voulions que comme il n'y a pas d'aparence qu'il reste quelqu'un sur la terre quand vous n'y serez plus, les Révérends Peres Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance ; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractére, & qu'a l'égard de l'autre, il

 étoit

étoit contre l'uſage de vous enveloper tout vif dans les figures d'une Oraiſon funébre. Le fameux Deſpreaux s'offrit enſuite à notre imagination, & nous crumes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réfléxion nous firent comprendre que ce n'étoit pas notre fait.

Des ouvrages d'eſprit arbitre ſouverain,
Il jouit en repos de ſa premiere gloire;
Si du plus grand des Rois il travaille à l'hiſtoire,
Phébus eſt attentif à conduire ſa main,
Et c'eſt l'unique ſoin des Filles de mémoire.
Lui ſeul peut conſacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre,
Mais ſa Muſe a toujours quelque malignité,
Et vous carreſſant d'un côté,
Vous déviſageroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illuſtre

l'illuſtre Chef de votre Maiſon ; & voici l'adreſſe qu'on nous avoit donnée pour cela :

Non loin des ſuperbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Eſt un Bureau * fécond qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous Ecrits,
A des ouvrages de tout prix,
Sur tout à ceux des beaux eſprits,
Quand par hazard il s'en découvre ;
De ce lieu chaque mois ſortent galans cahiers,
Où tous les faiſeurs de chanſonettes,
Tendres Héros de leurs quartiers,
Viennent dans des Vers familiers
Uſurper le nom de Poëtes ;
Et ſur des tons irréguliers ;
Montent chalumeaux & muſettes,
Content champêtres, amourettes,
Ou couronnent de vains Lauriers,
Des Ecrivains, & des Guerriers
Qui ſont inconnus aux Gaſettes.
De ſes atours capricieux

 C'eſt

* Mercure Galant de M. de Visé.

C'eſt là que l'énigme ſe pare,
Met un maſque miſtérieux,
Et d'un voile mince & biſare
Embarraſſant les curieux,
Eſt toujours neuve, & jamais rare.
C'eſt là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Elégies,
Et là s'impriment tous les morts,
Avec leurs Généalogies,
Leurs Eloges, leurs Effigies,
Leurs dignités, & leurs treſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moïen de vous insérer dans un recueil qui devoit être farci de tant d'autres choſes ; & toutes ces difficultés nous remirent enfin ſur nos premieres voies, réſolus malgré notre inſuffiſance de tenter l'avanture nous-mêmes, d'apeler à notre ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques-uns des ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous, & pour les engager par quelques petites honnêtetés,

tés, un de nous deux, & justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mere y avoit mise, par dévotion, se mit à les apostropher comme vous allez voir.

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne voit de ses bords, *
Quand vos chants ornés des tresors
Du Parnasse ou de l'Hipocréne,
Badinent pour quelque Climéne,
Ou quand imitant les accords
De Thalie, ou de Melpoméne,
Vous nous rendez les fameux morts
De Rome, & de l'antique Athéne,
La Farre, & vous Abbé sçavant,
Que Phébus de son influence
Anime & soutient en rimant,
Donnez chacun dans une Stance

Quelque

* Saint-Maur.

Quelque relief à ce fragment,
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous nous souvinmes que ces Messieurs n'avoient rien écrit qui fut du département de Thalie, ni de Melpomêne; cette réflexion nous embarrassoit, & nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorsque tout-à-coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous surprit sans nous éfraïer, car c'étoit celle de notre Philosophe, l'inimitable Saint-Evremont; rien de tout ce tintamare, dont on annonce d'ordinaire l'arrivée des morts de conséquence, n'avoit précédé son aparition:

L'on ne vit point trembler la terre,
Le Ciel resta clair & serain,
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre:

Il n'é-

Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le Spectre, qui de nuit aparut à Brutus;
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Quand il vint accuser OEdipe;
Il n'avoit rien du funeste apareil,
De ces vêtemens noirs & sombres,
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres,
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit voir qu'il n'avoit pas envie de nous éfraïer; car il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la premiere fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres; C'étoit ce même air goguenard, mais un peu renfrongné, & c'étoient les mêmes habits qu'il avoit sans doute gardés pour nous rendre cette visite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voïage
Sa calotte de maroquin,
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,

Ornoit

Ornoit le haut de ſon viſage ;
Bref, il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noïer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon tein.

Comme il étoit arrivé ſans façon, il ſe mit entre nous ſans cérémonie, mais il ne put s'empêcher de ſourire du reſpect avec lequel nous éloignions nos ſiéges d'auprès de lui, ſous prétexte de ne le pas incommoder; j'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde pour les faire parler, mais il nous fit bien-tôt voir le contraire; & après avoir jetté les yeux ſur le papier que nous avions laiſſé ſur la table, j'aprouve, dit-il, votre projet, & je viens vous aider à l'exécuter; mais je ne comprens pas le choix que vous faites de ces deux Meſſieurs pour vous aſ-

fister. Je conviens qu'on ne peut pas écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un & l'autre ; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent, sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne.

L'un tendre, fidéle, & goutteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodine ptisanne,
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses Vers heureux
Que l'inconstance & la tocane ;
L'autre, d'un stile gracieux,
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux,
Fait tout céder à la paresse,
Et de l'indolente molesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît, il importe peu que vous les aïez invoqués, ils n'en viendront pas plûtôt à votre

secours ;

secours ; arrangez du mieux que vous pourez les matiéres que vous alliez rassembler pour d'autres ; ne vous embarassez ni de l'ordre des tems, ni de celui des événemens ; je vous conseillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez ; puisque les premieres sont trop éloignées, pour pouvoir en raprocher les avantures jusqu'au tems où vous êtes ; faites quelques remarques, mais courtes, & legéres, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir, & sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas pour lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé,
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie
Celui d'éterniser sa vie
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez point embarasser l'esprit

prit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence pour tracer ſon caractére ; cela ſentiroit le panégyrique, & ce ſera aſſez le louer que de le dépeindre au naturel ; gardez-vous bien de vouloir rendre ſes recits ou ſes bons mots ; le ſujet eſt trop grand pour vous ; tâchez ſeulement, en parlant de ſes avantures, de donner des couleurs à ſes défauts, & du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Héros ;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ſes vœux dociles ;
Faites-le voir ſuivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achiles ;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles ;
Et toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il éface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux, enfin, en nouveaux traits fertiles,

Le

Le faſſent voir en différens tableaux ;
Tyran des fâcheux, & des ſots ;
Hiſtorien d'Amour, & des Guerres Civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles ;
Aux Amants heureux ou tranquiles,
Redoutable par ſes complots ;
Déſolateur de ſes Rivaux,
Fléau des diſcours inutiles ;
Agréable ; & vif à propos,
Célebre diſeur de bons mots,
Et ſur tout grand preneur de Villes :
N'oubliez pas le Cheval blanc,
Sur lequel ſoutenant téméraire menace,
Il parut inopinément,
Vers les campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant ;
Dites, par quel enchantement,
Par quelle adreſſe, ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Alban,
Et d'Arlington, & d'Holiface,
Et d'une Nimphe encor à ſéduiſante face,
Il enleva le Bouquinghen,
Contez ces faits tout uniment,
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever inſolemment,

Et

Et ce n'eſt pas toujours au ſommet du Parnaſſe
Que l'on chante avec agrément :
Que par un tour aiſé chaque recit s'explique,
Suivez la Nature de près,
Et dans les Vers ſans trop d'aprêts
Du miſérable Proſaïque,
Et du ſtile trop Poëtique,
Evitez l'un & l'autre excès :

N'adorez point les goûts de la vogue publique,
Mais ne les condamnez jamais ;
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec ſuccès ;
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à ſon air antique ;
De Ronſard ou de Rabelais,
Inſtruiſez-vous dans la Boutique ;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis ; mais que celui de ne point tomber dans la verſi-

fication rampante nous paroissoit le plus difficile à suivre; encore une fois, dit-il, faites de votre mieux; on aura quelque indulgence pour des gens qui écrivent pour le Comte de Gramont; en tout cas, vous n'êtes guéres connus que de lui, & selon les aparences ce que vous allez faire, ne donnera pas au public une grande envie de vous connoître; finissons cette visite, poursuivit-il, & faites connoître à mon Héros par les souhaits que je vais faire, que je m'interresse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable destin,
D'un esprit éternel soutienne encor les charmes,
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes!
Et que le Pere Séraphin,
Toujours sur de fausses alarmes,
Le vienne exhorter à sa fin,
Et que ce soit toujours envain!
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verse des larmes;

Par

Par ſes ſoins redoublés que le Roi convaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le ſuivre,
Puiſſe aprendre de lui l'heureux art de revivre
Après avoir auſſi long-tems vécu !
A tant ſe tût le Normand Philoſophe
De ſon tems gentil Clerc, ains gaudiſſeur juré,
Et que piéca, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshuy pas ne ſont de l'étoffe
D'un Paſteur enſépulturé ;
Or s'en partit revoir l'acointe bande
D'Amis féals qu'en l'autre monde avez ;
Ja n'eſt métier qu'illec il vous attende.
Si ne dira pourquoi cette Légende,
Trop mieux que nous la raiſon en ſçavez :
Que ſi dans cinquante ans ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit geſir en piteuſe parade,
Et vers les morts prendre votre chemin,
A donc verrez maint & maint camarade,)
Qui menant feſte & moult joïeux hutin,
A grand randon vous feront acolade ;
Là trouverez Meſſire Benſerade :
Le preux Chapelle, & maître Chapelain,
Les Demoiſels Voiture, & Sarazin,
Et cil qui Chanſon ne Balade,

Onc ne rima sans hanap de bon vin;
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettriez d'aimer, ou batailler.
Roide jouteur, & courtois Chevalier,
Assez devant les guerres de la fronde;
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & sans vous travailler,
Verrez Châtel scis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a ne superbe escalier,
Mais dont fossés ont eau claire & profonde;
Là demeurons, veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous-en donc s'il vous plaît, Monsieur, si par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maison, en attendant trouvez bon que nous finissions cette longue Lettre; nous avons eu beau changer de stile & de langage, pour en faire quelque chose, vous voïez bien combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet; il faudroit pour y réussir que celui que nos fictions viennent de ressusciter fut encore parmi les vivans; mais

Il n'eſt plus de Saint-Evremont,
Et ce croniqueur agréable
Du ſérieux, & de la fable,
Ce favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Coçyte gaïable,
Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au Comte de Gramont.



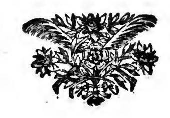
REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

NOus vous devons un compliment,
Pour nous avoir ſur le Parnaſſe
Accordé ſi bénignement
Une très-honorable place;
Mais très-bien nous ſerions paſſés
Des brocards, qu'avec la fleurette
Votre Muſe, en fine coquette,
Tout doucement nous a gliſſez:
Bien loin d'en être courroucés,
C'eſt peu pour une Muſe Angloiſe
Qu'un leger petit coup de dent,
Elle qui, ne vous en déplaiſe,
Aime le carnage & le ſang.
Sur la Tamiſe Melpomêne
Ne veut qu'horreur & que combats,
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'enſanglanter la ſçêne;
Pour vous, dont le cœur amoli

Par

Par les doux accords de Thalie,
Nous fait voir un esprit poli
Dans les valons de Thessalie;
Sous ces beaux arbres toujours verds
Vous aprites dès votre enfance
Et l'harmonie & la cadence
Du Dieu qui nous dicte les Vers:
Mais c'est peu d'une politesse,
Qui pourroit empêcher la Gréce
De regreter Anacréon,
Vous sçavez sur un plus haut ton
Faire leçons de politique,
Et plus sagement que Platon
Etablir une République;
Je sçai quelles seroient ses loís:
Mais laissons la chose publique
A traiter pour une autre fois;
Et tréve de panagyrique.
Souvenez-vous bien seulement
Que devez à maître Clément
Réparation autentique,
Pour avoir fort injustement
Traité sa Muse de gothique;
Elle, qui dans son enjouement
Sans être obscure, ni caustique,

Sçauroit bien faire une replique
Au rébus de vos Campagnards,
Qu'on voit à leur ſtile ruſtique
N'avoir rien lu que des Ronſards;
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle, & de Sarazin,
Qui leur fit mettre à chaque page
Tout ce qu'ils eurent de divin:
Pour moi, de mon libertinage
Qui toujours ai fait vanité;
Dans des Vers qui m'ont peu couté,
J'ai quelquefois ſur ma muſette
Chanté les Amours, & le vin;
Et ſi j'étois moins libertin,
Je ſerois plus mauvais Poëte.



EPITRE

EPITRE

EN VIEUX LANGAGE, AU NOM DE MONSIEUR LE DUC,

DE SAINT-MAUR, LE 7. MARS 1702.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Dans le tems que les femmes de la Cour prirent des Coeffures, & des especes d'habits à l'Espagnolle.

OR maintenant en ce grand changement
Où notre Cour reprend la vertugade,
Reprendre il faut le stile de Clément,
Pour rimailler encor joïeusement
Le Virelai, Chant roïal & Balade:

Mais

Mais qui poura ratraper l'enjouement,
Le tour naïf, où sans grand ornement,
En mots précis s'exprimoit noblement
Au bon vieux tems, une juste pensée ?
Ceci, ma Sœur, pour moi n'est chose aisée,
Mais le voulez, il faut aveuglément
Vous obéïr; dussai-je en un moment
En quatre Vers, voir ma veine épuisée:
Puis près de moi n'ai malheureusement
Que quelques foux, & n'ai point de Poëte,
Pour vous rimer baliverne & fornette;
J'ai bien aussi quelques bons Orateurs
Chasseurs rusés, & sur tout en grand nombre
Joueurs subtils, & cauteleux à l'hombre;
Mais tout au plus ne sont que prosateurs;
Ja n'est pour vous la chose difficile,
Besoin n'avez de courir à la ville,
Car près de vous, avez certaines gens
De grand sçavoir, d'esprit rare, & sublime,
Et prêt d'accorder en tout tems
L'harmonieux son de la rime
A la justesse du bon sens:
Point ne prenez ceci pour flatterie;
Mais écoutez, vous verrez si j'ai tort;
Chez un Chanoine de Saint Maur

Est

Est une vieille Centurie,
Qu'il tira jadis du thresor
De l'Eglise Sainte Marie,
Où le grand Nostradamus dort,
Qu'en une cassette pourie
Il garde écrite en lettres d'or.
Quand viendra l'an de la grande omelette,
Onques ne fut Princesse si parfaite;
Changé sera lors en Rinoceros, *
Laissé cheval, qu'on apelle Pégase;
Et l'on verra sur une scelle rase
Maître Curé, s'afourcher sur son dos:
Alors la docte neuvaine
Par le vouloir d'Apollon,
Quittant les bords d'Hipocrêne,
Transportera dans Seaux tout le sacré valon;
Voilà justement la cause,
Princesse, pourquoi je n'ose
Vous attaquer dans ce lieu:
Il vaux mieux vous dire en prose
Adieu, chere Sœur, Adieu.

REPON-

* C'étoit le nom de plaisanterie qu'on avoit donné à feu M. l'Abbé Genest, & celui de Curé étoit pour M. de Malezieux.

REPONSE
DE MONSIEUR MALEZIEUX
ET DE MONSIEUR
L'ABBE' GENEST,
AU NOM DE MADAME
LA DUCHESSE DU MAINE.

Vous en parlez bien à votre aise,
Et mesurez, ne vous déplaise,
A votre aulne les autres gens;
Tous ne sont pas si diligens,
Ni si merveilleux que vous l'êtes;
Baton, fine fleur des Poëtes,
Qui tirez de votre cerveau
Sans peine un ouvrage nouveau,
Et pouriez dicter un volume
Plus vite que n'iroit la plume;
Vous êtes dans votre Château,
Comme Apollon sur son côteau,
Inspirant, réglant l'harmonie;

Ainsi,

Ainsi, votre fécond génie
Anime, & régle les travaux
De ces illustres commenceaux,
A qui votre aimable presence
Vaut dans Saint-Maur toute la France:
Oui, Prince, l'affabilité,
La politesse, la bonté,
L'attention à ne rien faire
Qui puisse à gens d'honneur déplaire,
La foi pour ce qu'on a promis,
Le zéle à servir ses amis,
Font rechercher votre presence
Plus que votre auguste naissance,
Plus que les titres si vantés
De tant de Rois dont vous sortez,
Plus que la redoutable épée
Du sang des Ennemis trempée,
Quand, sous les yeux de Luxembourg,
Vous les forçâtes dans ce bourg,
Où tout seul vous eûtes la gloire
De déterminer la Victoire
Qui balançoit depuis long-tems
Entre cent mille combattans:
Cette qualité d'intrépide
Est bonne pour un Enéide;

Mais

Mais ma foi les plus grands Vainqueurs
Ne sçavent pas gagner les cœurs,
Quand ils n'ont pour tout avantage
Qu'un insurmontable courage :
Il faut pour cela comme vous
Y joindre des talents plus doux ;
Mais diable, dites-nous de grace,
Avez-vous pillé le Parnasse,
Et moissonné tous les tresors,
Qu'on cherche aux permessides bords,
Emporté la charmante Lyre
Du Dieu qui les Vers nous inspire,
La douce flute d'Euterpé,
La trompe de Calliopé,
Les luths, les harpes, les musettes,
Violons, haut-bois, castagnettes,
Avez-vous tout déménagé,
Tout enlevé, tout fouragé
Tous les instruments de musique,
Et tout l'apareil poëtique,
Tout le feu, toutes les douceurs,
Dont nous animoient les neuf Sœurs ?
Rien ne répond à notre envie,
Et nous maudissons notre vie,
De nous voir sans aucun esprit,

Sans

Sans force pour le moindre écrit,
Non pour nous il n'eſt plus de Muſes,
Nos ames triſtes, & confuſes,
Admirent vos doctes chanſons,
En goûtent les aimables ſons;
Mais, dans le deſir d'y répondre,
Nous ne faiſons que nous morfondre,
A nos vœux Apollon eſt ſourd;
Si que réduits à trancher court,
Nous vous confeſſons, Prince aimable,
Autant que grand, & redoutable,
Qui remportez tous les lauriers
Des Poëtes, & des Guerriers,
Que vous, & la troupe ſçavante,
Qui chez vous rit, badine, & chante,
Vuidant de nectar maint flacon,
Valez Phébus & l'Hélicon.

Fin du premier Tome.

